

Juin 1890

# FIGARO ILLUSTRÉ



3<sup>FR</sup>

3<sup>FR</sup>

LE FIGARO, 26, rue Drouot  
BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup> Éditeurs  
9, rue Chaptal, Paris

Ayuntamiento de Madrid



# REDFERN

*Tailleur* pour *Dame*

BREVETÉ de Sa Majesté L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

BREVETÉ de Son Altesse Royale LA PRINCESSE DE GALLES



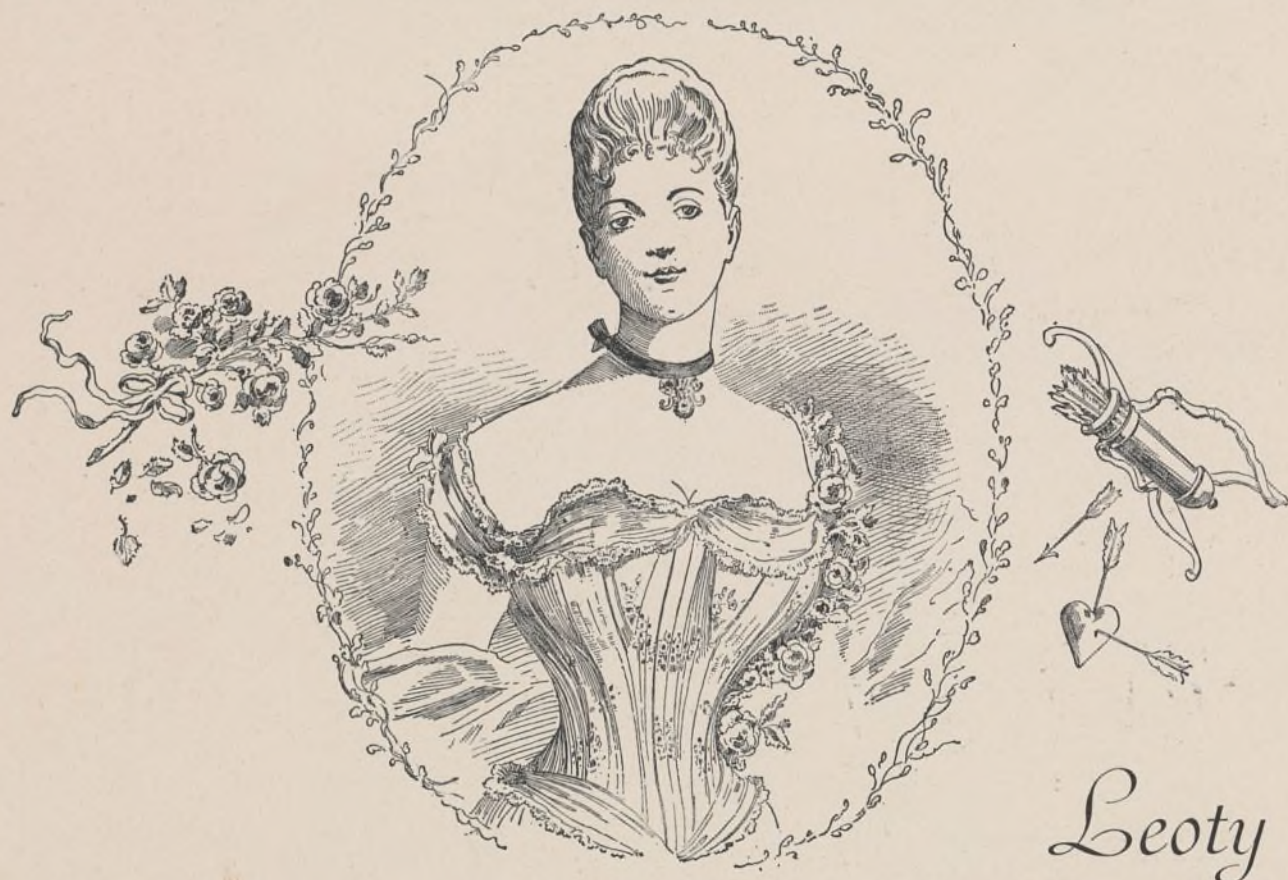
242, Rue de Rivoli

## PARIS

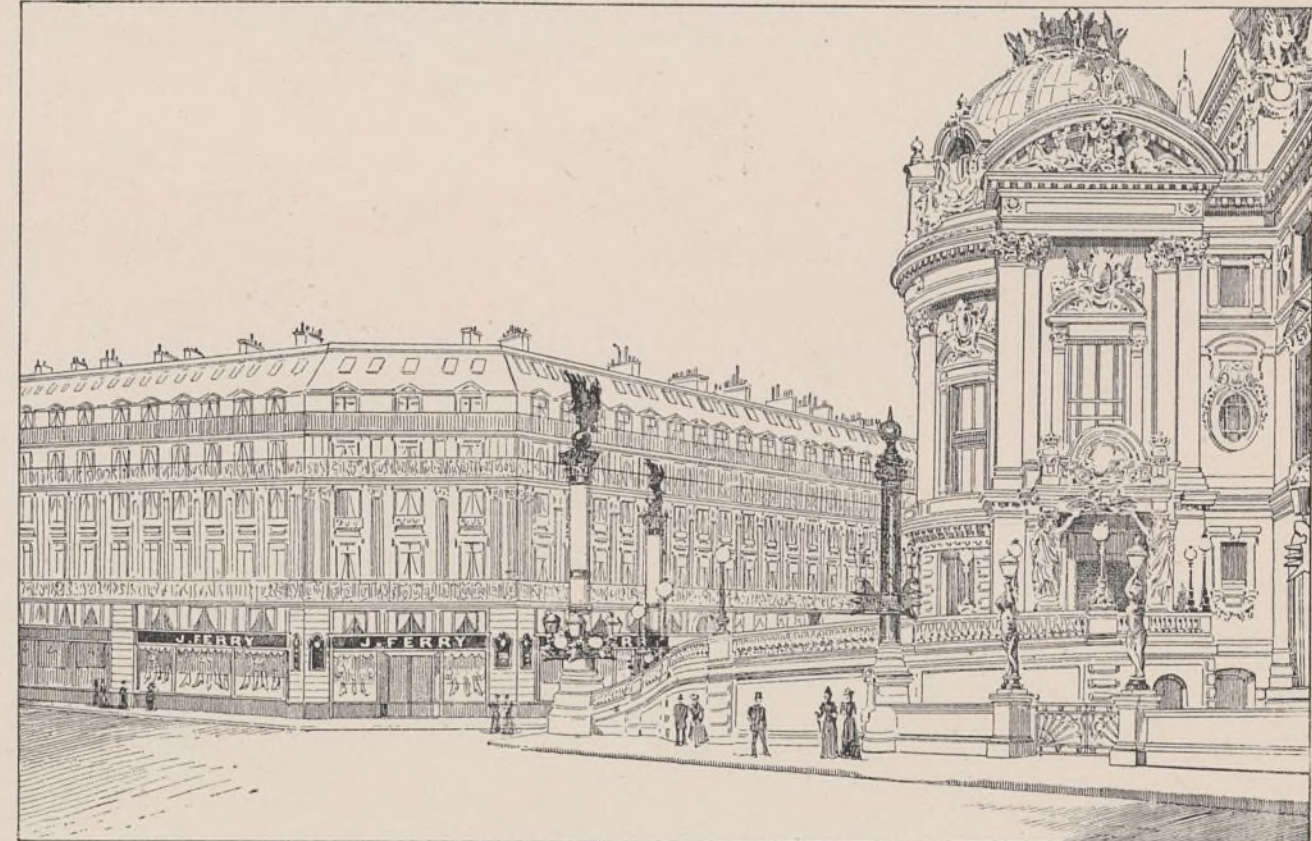
BREVETÉ SPÉCIAL



NOUVEAUX MAGASINS DE AULD REEKIE, RUE DES CAPUCINES



*Leoty*



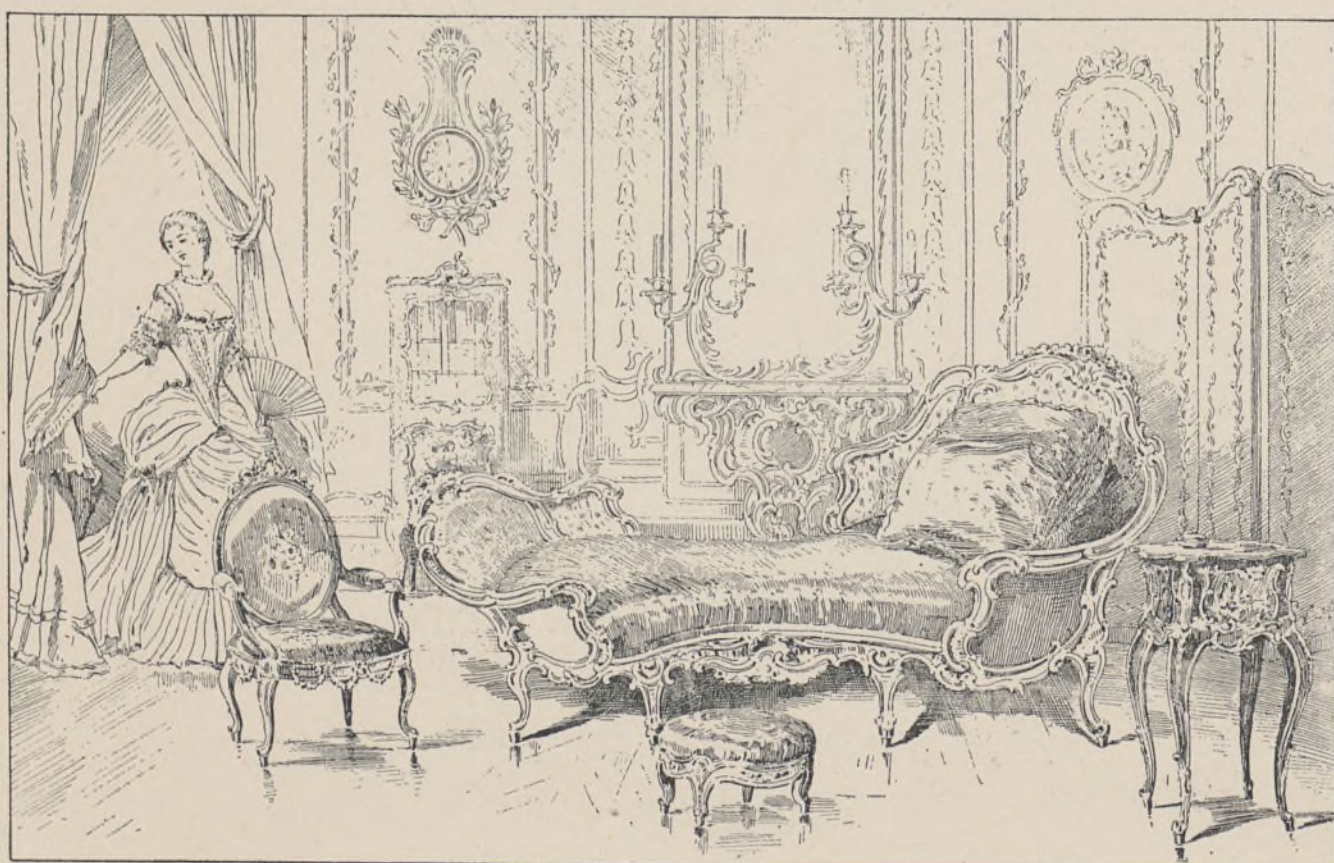
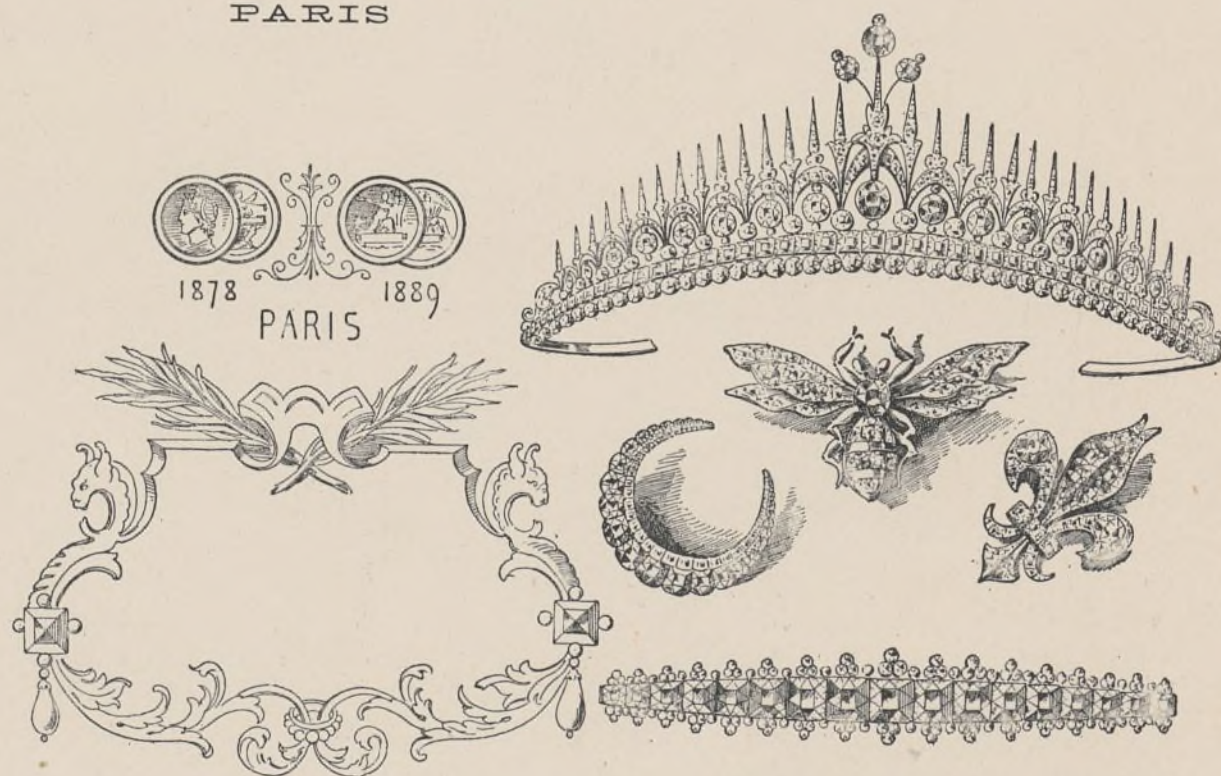
CHAUSSURE FERRY. -- 11, rue Scribe et 2, rue Auber.

A. GUINARD & C<sup>IE</sup>  
ARMURIERS  
8, avenue de l'Opéra. — Paris

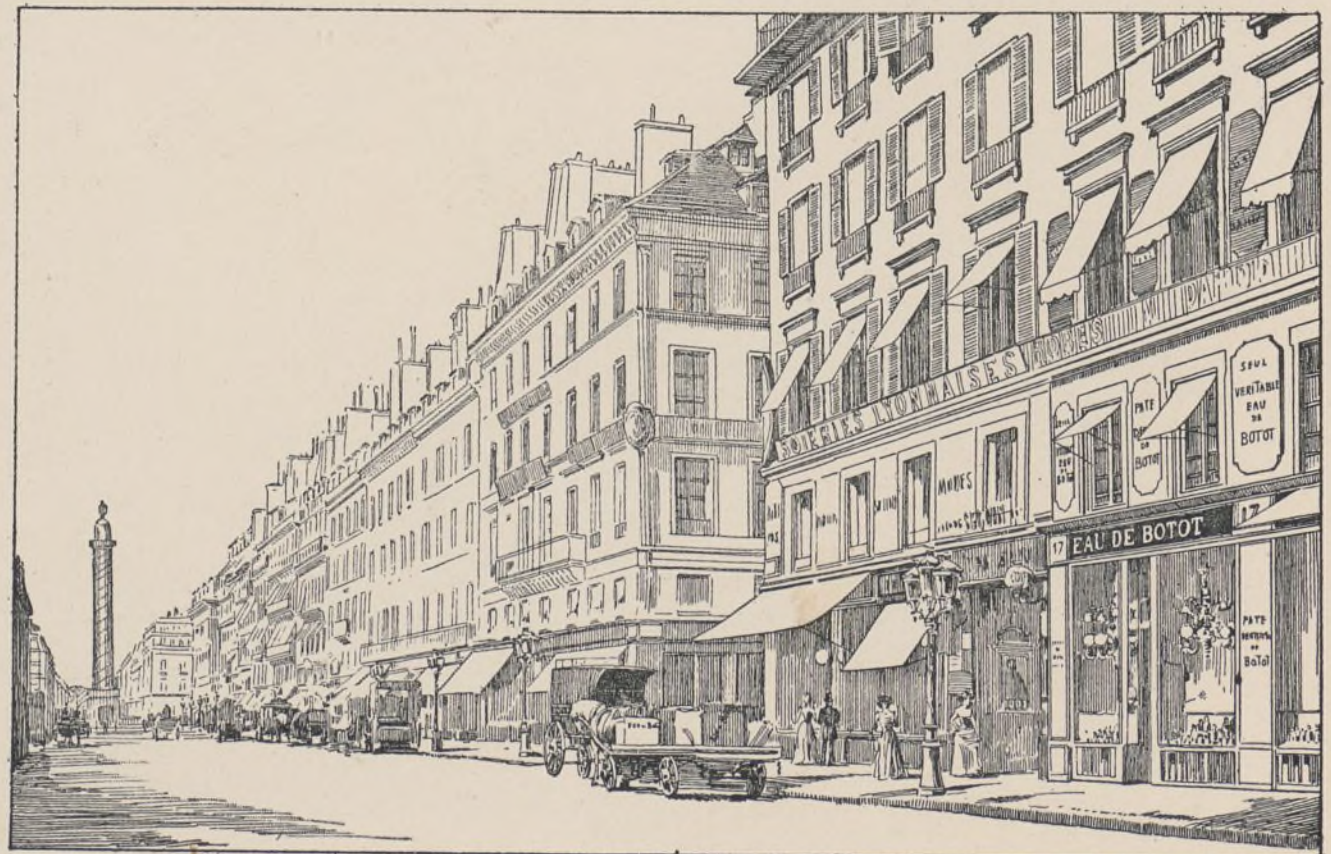


Coup de longueur, garanti par un fusil Greener

DURAND-LERICHE  
FABRICANT JOAILLIER — 4, RUE MONTESQUIEU  
PARIS



AMEUBLEMENTS. — MERCIER FRÈRES, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Les nouveaux Magasins de l'EAU DE BOTOT, 17, rue de la Paix.

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET C<sup>IE</sup>.

1<sup>re</sup> MARQUE



Ayuntamiento de Madrid

1<sup>re</sup> MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1890



Les deux "1814" de Meissonier

\* LE "1814" RÉCEMMENT ACHETÉ PAR M. CHAUCHARD — \*\* LE "1814" DE LA VENTE PORTO-RICHE

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE  
*LA VEUVE D'ULYSSE*, par J.-H. KAEMMERER.  
*LE CIGARE*, par EUGÈNE LAMBERT.

Les deux « 1814 », par E. MEISSONIER.  
 Tout Paris. — *La Princesse de Caraman-Chimay*, portrait par DESMOULIN.  
*Le Mois parisien*, par LA GRAND'VILLE.  
*Le Tourlourou*, jeu nouveau, par GEORGES LAUN.  
*Les Livres*, par U. T.

*La Veuve d'Ulysse*, par HENRI BOUCHOT;  
 Illustrations en couleurs de J.-H. KAEMMERER.  
*Pour une Bouffée de Tabac!* monomime en trois scènes,  
 par GALIPAUX;  
 Illustré d'après des photographies de Galipaux, par CHALOT.

*La Chasse*, chanson d'enfants, musique de FRAGEROLLE,  
 poésie de DÉZAMY;  
 Illustration de A. LYNCH.

*Moichoud le Régicide*, par PAUL POIRSON;  
 Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

*L'Auberge des Quatre-Vents*, par N. QUELLIEN;  
 Illustrations de F. DEYROLLES.

*Les Faïences Patriotiques*, par PAUL EUDEL, illustrées  
 de fac-simile en couleurs.

COUVERTURE : *Coin de Tribune au Grand-Prix*,  
 par ALBERT LYNCH.

## TOUT PARIS



MADAME LA PRINCESSE DE CARAMAN-CHIMAY  
 NÉE CLARA WARD

Miss Clara Ward n'a pas d'histoire ; mais sa jeunesse, sa beauté, sa grâce et son esprit lui ont valu la couronne de princesse. Fille du capitaine Ward, grand propriétaire de forêts de pins sur les bords du lac Michigan, Miss Ward est née, il y a dix-sept ans, à Détroit, aux États-Unis.

Élevée partie à Londres, partie à Paris, elle vient d'épouser Joseph, prince de Caraman, prince de Chimay, fils du ministre actuel des affaires étrangères de Belgique. Les Caraman-Chimay descendent de Riquet, le créateur du canal du Languedoc. Leur origine est donc française et ils l'ont



conservée par leurs nombreuses alliances avec les Montesquiou-Fézensac, les Beaufrémont, les Greffuhle. C'est dire que la société parisienne ne perdra pas la jeune princesse et que nous la retrouverons, l'hiver prochain, pour toutes nos fêtes et toutes nos charités.

T. G.

## Le Mois Parisien

*Les Confessions du Mois de Mai. — Anarchistes et Terroristes. — Le Mouton du Général. — La licence de la Presse. — Le licencié Reinach et le licencié Deschanel. — Farandoles présidentielles. — Mondanités parisiennes. — Pour un Prisonnier. — L'Anniversaire du 22 mai. — Victor Hugo et le sculpteur Rodin. — Les deux Salons. — Veau d'or et Peinture à l'huile. — Le mois théâtral.*

Paris, Juin 1890.

« Mois de Mai, levez-vous et répondez ! Qu'avez-vous fait du 1<sup>er</sup> au 31 ? »

Il a fait bien des choses, l'aimable mois de Mai et il ne peut pas tout raconter, car c'est un grand scélérat.

Il a commis tous les crimes charmants du renouveau. Il a créé et surexcité des légions de papillons qui se sont jetés sur les fleurs et les ont fortement chiffonnées. Les fleurs se sont laissé faire, comme toujours, et tous les pianos ont joué d'eux-mêmes l'*Alléluia* printanier de Faure : « Saluez, c'est l'amour qui passe ! »

Je n'y vois pas d'inconvénients, au contraire ! Il a fait aussi de la politique. Oh ! je glisserai légèrement sur ce genre de délit. Il est arrivé en conspirateur, escorté d'anarchistes couleur de muraille, chez qui l'on a saisi des flacons de glycérine et des pots de *cold-cream* et il est parti au milieu d'arrestations de terroristes russes dont les poignards, ayant pour garde des bobèches de flambeaux, étaient fabriqués avec des limes. Je veux bien frémir, par déférence pour les traditions de l'Ambigu ; mais à quoi sert le bas prix de la coutellerie ? Il est vrai que quand on conspire... Et d'ailleurs, il ne faut pas plaisanter avec les nihilistes !

Le boulangisme ?... *Res sacra miser*... a dit Francis Magnard. « Laissons bouillir le mouton », a répliqué le général qui est peut-être moins lettré. Le comte de Chambord disait : « Attendons l'Heure de Dieu » ; mais on n'a pas entendu sonner l'Heure mystique, et le rata du général, oublié sur le feu, semble être un peu racorni. Il faut un appétit d'ancien officier de turcos pour lui trouver encore belle mine.

Nous avons failli avoir une loi restrictive de la liberté ou de la licence de la Presse. Notre antilicencieux confrère Joseph Reinach l'a soutenue dans une virulente catilinaire, tandis que le jeune et licencieux Paul Deschanel, qui ne compte plus ses succès, la combattait avec une énergie séduisante. Les tribunes ont été conquises et les jeunes premiers de ce grand concours oratoire ont été unanimement acclamés comme futurs ministres. On leur demande déjà des bureaux de tabac. Quant à la Presse déchainée, nous avons appris de Londres que notre satané Rochefort, qui a la dent si dure, a maintenant un appétit d'enfer.

M. Carnot a beaucoup voyagé. Il est allé à Toulon, en Corse, à Avignon, à Nîmes, à Montpellier, à Besançon, à Belfort. On lui a raconté des histoires de brigands, on lui a offert des banquets à l'huile de piment — et on l'a acclamé au milieu des farandoles. A Belfort, il a pu reprendre ses esprits, et il est resté pensif devant la tannée des Vosges.

Tandis que le Midi farandolait, les salons parisiens cotillaient. Toutes nos élégantes passaient leur mois de Mai poudrées et en costume Louis XVI et nos élégants ne quittaient pour ainsi dire pas l'exquis habit blanc à collet rouge, le gilet rouge, la culotte et les bas rouges, les souliers à talons rouges et à boucles d'argent, la poudre et le galant tricorne. On dansait le menuet et le cotillon chez M. de Morenheim, chez M. Witelaw-Reid, chez la princesse de Léon, chez la comtesse d'Alsace, chez la marquise de Jaucourt, chez la princesse Joachim Murat, chez la princesse de Sagan. La marquise de Barbetane faisait entendre les chansons espagnoles et les fantaisies anglaises de Gibert, Lassalle et mademoiselle Sanderson chantaient chez le comte Foucher de Careil et chez Madame Madeleine Lemaire. La Krauss se faisait applaudir chez la comtesse de Beaumont-Castries. La comtesse Hoyos convoquait Tout-Paris à un délicieux concert. M. Léon y Castillo recevait somptueusement le monde officiel. On se mariait à outrance. Le vicomte et la vicomtesse de Curel donnaient un grand dîner de fiançailles à l'occasion du mariage de leur plus jeune fils, le vicomte Paul de Curel, officier au 16<sup>e</sup> chasseurs, avec mademoiselle Brigitte de Guitaut. Enfin, on admirait la toilette de mariée de mademoiselle Ward, qui épouse le prince de Chimay, toilette très simple qui ne coûte guère que cinquante mille francs ; mais il est des toilettes qui valent un tableau de maître.

Il faut signaler encore, parmi cet épanouissement des fêtes de Mai, les *garden-party* de la baronne Alphonse de Rothschild, auxquelles ont pris part la duchesse de Luyne, la baronne de Morenheim, la comtesse Hoyos, la baronne Beyens, la vicomtesse de Trédern, la duchesse d'Uzès, la comtesse et la marquise de La Ferronnays, la duchesse de Doudeauville, la duchesse de Maillé, la princesse Radziwill, la comtesse de Riancey, la comtesse de Kersaint, la marquise d'Hervey, la comtesse de Montaynard, la vicomtesse de Trédern, la comtesse de Caraman et tout ce que la noblesse française compte de plus *select*.

Pourquoi, pendant toutes ces fêtes du printemps mondain, le jeune duc d'Orléans est-il resté en prison ? Victor Hugo exilé à Jersey écrivait mélancoliquement :

Le mois de mai sans la France,  
Ce n'est pas le mois de mai.

Le duc d'Orléans prisonnier, disait gaiement : « Une prison en France, c'est encore la France ! » Toutefois, n'y a-t-il pas eu quelque inutile cruauté à garder sous les verrous, dans le mois des fleurs nouvelles, un jeune prince dont tout le crime est d'avoir demandé à être soldat ? La politique nécessite-t-elle de si draconiennes précautions ? Ceux qui l'avaient cru tout d'abord, ont fini par croire le contraire, puisqu'il ont mis le jeune prince en liberté. La clémence n'est parfois que l'aveu d'une erreur.

La presse entière, et le *Figaro* tout le premier, ont donné un pieux souvenir au poète de la *Légende des siècles*, à l'occasion du 22 mai. Si le cri de Bossuet : « Madame se meurt, madame est morte ! » a trouvé tant d'écho dans la postérité, combien plus profondément a retenti dans la France et dans le monde cette foudroyante nouvelle : « Victor Hugo est mort ! » Il y avait huit jours déjà qu'il s'écoulait lentement mourir et que, de ses yeux visionnaires, il regardait l'au delà.

La difficulté de lui élever un monument aussi grand que son œuvre et digne de ses funérailles, a peut-être ralenti l'élan des souscripteurs qui avaient d'abord envoyé l'argent à pleines mains, comme ils avaient envoyé à pleines mains les couronnes et les hommages. Ce ne sont cependant pas les sculpteurs dont le talent peut se hausser jusqu'au génie qui manquent à la France. Les Dalou, les Rodin, les Barrias, les Chapu savent faire vivre le marbre et ciseler des strophes de bronze. Nous verrons donc s'élever le tombeau que notre nation doit à son immortel poète. En attendant, Rodin travaille au monument que l'Etat lui a commandé pour le Panthéon. C'est une œuvre d'un grand caractère et d'une suprême distinction. Hugo, sur un rocher battu des flots, y médite, au milieu de ses voix familières, les Muses divines des *Orientales*, des *Voix intérieures* et des *Contemplations*.

Rodin est particulièrement digne de comprendre Victor Hugo : Il possède la force et la grâce. Son buste est le seul qui rappelle aux intimes du poète la majesté de son visage, l'expression de ses yeux, les divers aspects de sa physionomie. C'est une œuvre de longue patience, car Hugo ne voulut pas poser. Rodin venait soit dîner, soit en soirée avenue d'Eylau, observait son modèle et en emportait le souvenir gravé sur la substance même de son cerveau. Ce travail de tête a duré des mois, et, de la cervelle de Rodin, Victor Hugo est sorti, vivant, tel que nous l'avons vu mille fois, tel que l'avenir se le représentera, avec la barbe de l'aïeul, le regard du dieu, l'oreille du faune.

Si les artistes se plaignent du mois de mai, c'est qu'ils sont insatiables. Au risque d'employer une locution triviale, je dirai qu'il n'y en a eu que pour eux. Les deux Salons ont attiré des multitudes, et les grandes ventes ont déplacé des monceaux d'or. On craignait que le Salon du Champ de Mars n'eût qu'un succès limité. Au contraire, Paris en raffole. Le fait est qu'il est original, gai, curieux. L'impressionnisme y tire ses feux d'artifice autour des chefs-d'œuvre les plus minutieux et les plus corrects. Besnard a l'air d'y faire des niches à Meissonier, qui lui dit : « Va toujours, mon fils ! » Le solennel s'y mêle au bon enfant, les faiseurs de gageures y coudoient Puvis de Chavannes. L'Académie des Beaux-Arts préside aux rondes des rapins. Et puis, ce Salon du Champ de Mars rappelle l'Exposition, le grand bazar multicolore et polyglotte où l'on s'est tant amusé. Il nous apporte en même temps du nouveau, de l'imprévu et nous repose du trop méthodique Salon du Palais de l'Industrie, dont il ne faut cependant pas médire. Il permet de juger d'ensemble les œuvres et les procédés de chaque artiste. C'est parfait cette année ; ce sera peut-être moins parfait l'année prochaine.

Pour le moment, le public est affamé de peinture et d'objets d'art. Albert Wolff calculait que les peintres seuls produisaient une moyenne de trois cents tableaux par jour, sans compter les tableaux non exposés. Il faut croire que tout cela trouve acquéreur, puisque tant de braves jeunes gens, qui pourraient faire d'excellents comptables, se jettent à corps perdu dans la terre de Sienne et piquent une tête dans la térébenthine.

En voyant qu'un Meissonier se paie couramment des centaines de mille francs, chacun est tenté de se dire, en se frappant le front, fût-ce avec le pied, s'il manque de bras : « Et moi aussi, je suis peintre ! »

Il est vrai que toutes les œuvres de Meissonier sont d'une perfection désespérante. Nous avons pensé qu'il était curieux de donner le fac-simile des deux 1814 — deux chefs-d'œuvre — qui viennent d'être vendus, l'un à M. Chauchard, moyennant 850,000 francs, l'autre à MM. Boussod, Valadon et Cie, moyennant 131,000 francs, soit, les deux, un presque-million.

Un mot, maintenant, sur ces terribles *Revenants* d'Henrik Ibsen que vient de nous montrer le Théâtre-Libre, où M. Antoine a pris l'habitude de nous distiller goutte à goutte, talentueusement, de noirs cauchemars, quand il ne nous arrache pas « le rire avec des tenailles ». Henrik Ibsen, qui habite l'Italie depuis que son pays lui a « mis aux pieds les souliers de la Peur, au dos la besace du Chagrin, à la main le bâton de l'Exil », est l'éternel



mélancolique. C'est en vain que Benjamin Godard lui chanterait *molto tranquillo*, l'andante paisible de *Dante* :

Le ciel est si bleu sur Florence,  
Son azur a tant de douceur,  
Qu'un chant d'amour et d'espérance  
Devrait monter (*bis*) de tous les cœurs !

il n'arriverait pas à consoler cet exilé tragique qui ne sait plus sourire.

Avec les *Revenants* et *Dante*, je ne vois guère, comme importantes nouveautés théâtrales de Mai, que le *Zaire* de M. Veronge de la Nux et la *Basoche*, de M. André Messager, deux succès égaux dans deux genres très différents. On nous a raconté les angoisses de M. Veronge de la Nux, qui a failli, comme Saint-Saëns, fuir Paris à la veille de la première. Il doit être rassuré maintenant par les applaudissements qui ont accueilli son œuvre si touchante et d'une mélodie si pure. Il n'est plus de ceux à qui l'on est obligé d'arracher — système Antoine — le rire avec des tenailles. Le voilà rassuré, joyeux, célèbre.

LA GRAND'VILLE.

\*\*\*\*\*

## NOUVEAUX JEUX DE SOCIÉTÉ

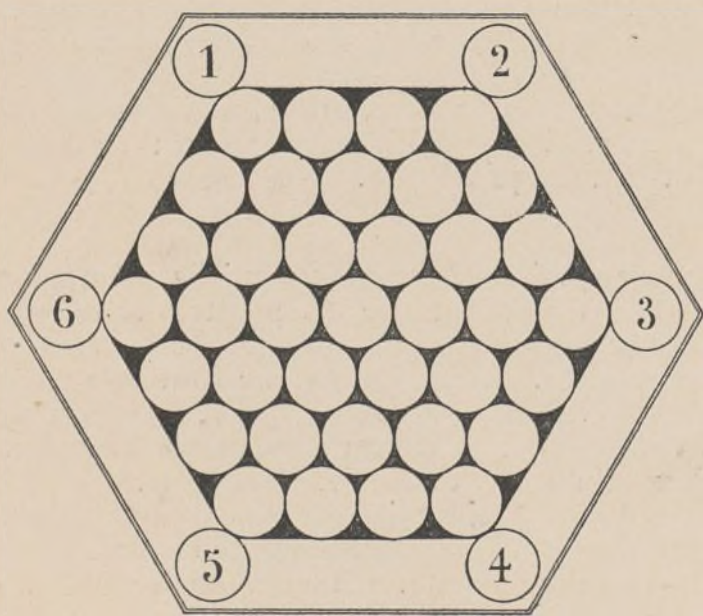
### “ LE TOURLOUROU ”



Les tourlourous sont des crabes d'Amérique qui vivent en société dans les prairies humides, mais ayant chacun son trou. A certaines heures de la journée, ils vont prendre leurs ébats, mais, à la moindre alerte, ils se hâtent de regagner chacun son domicile. Les tourlourous sont de couleur rouge; c'est ce qui explique qu'on ait donné leur nom à nos fantassins à pantalon garance.

Le présent jeu a été ainsi appelé, parce qu'il consiste, pour chaque joueur, à rallier avec le plus de célérité possible sa case particulière, dont au préalable il s'est trouvé écarté.

Le matériel du Tourlourou comporte un damier formé de trente-sept cases circulaires dont l'ensemble a forme d'hexagone. Il y a, en outre, sur le pourtour, six autres cases circulaires, numérotées de 1 à 6.



Il y a aussi six jetons ronds numérotés de 1 à 6, destinés à se mouvoir sur les cases.

Enfin, le matériel est complété par un dé et un cornet.

L'établissement d'un tel matériel n'offre aucune difficulté : on peut confectionner soi-même le damier et les jetons; le dé et le cornet sont d'un usage courant et se trouvent partout.

Le jeu se joue entre six personnes, d'après les règles suivantes :

1. Le damier est placé au centre d'une table autour de laquelle les six joueurs s'assoient;

2. L'un prend le jeton 1, le suivant le 2, celui qui vient ensuite le 3, et ainsi de suite;

3. Chaque joueur ayant ainsi un jeton le met sur le damier d'après la règle suivante : le jeton 1 sur la case 4, le jeton 2 sur la case 5, le jeton 3 sur la case 6, et ainsi de suite, chaque jeton

étant placé sur une case du pourtour, à l'opposé de celle qui porte le même numéro;

4. On jette le dé, et le numéro amené indique le jeton qui devra être joué le premier. Si, par exemple, le numéro 5 a été tiré, ce sera le joueur ayant le jeton 5 qui devra jouer le premier. Le joueur qui jouera ensuite sera celui ayant le jeton 6, puis seront successivement poussés les jetons 1, 2, 3, 4 et le cycle recommencera;

5. Le but que chaque joueur poursuit est de parvenir à mettre son jeton dans la case du pourtour qui porte le même numéro; en conséquence, le joueur ayant le jeton 1 fera en sorte de l'amener de la case 4 à la case 1; le joueur ayant le jeton 2, cherchera à aller de 5 à 2, etc.;

6. Un joueur joue en déplaçant son jeton de la case occupée à l'une des cases avec lesquelles il est en contact, pourvu toutefois que cette dernière ne soit prise par aucun autre jeton;

7. En aucun cas, un joueur ne peut s'abstenir de jouer, même si le déplacement qui en résulte l'éloigne du but qu'il doit atteindre;

8. La partie se règle d'après les conventions suivantes :

Les joueurs se classent d'après leur ordre d'arrivée aux buts respectifs;

Le premier arrivé gagne trois unités; le deuxième deux et le troisième une; le quatrième en perd une, le cinquième deux et le sixième trois.

GEORGES LAUN.

\*\*\*\*\*

## LIVRES

Peu de livres nouveaux ont paru dans ces derniers jours. Mais, par une trop rare bonne fortune, presque tous ceux qui se sont montrés aux étalages des libraires, si peu nombreux qu'ils soient, méritent d'être signalés.

L'évolution heureuse que subit la littérature contemporaine, dans le sens du bon goût, s'accroît en effet chaque jour davantage et le temps n'est peut-être pas très éloigné où l'on pourra sans trop d'appréhension, feuilleter n'importe quel volume.

Je ne puis, on le comprendra, analyser dans ces courtes notes, les nouveautés littéraires, mais je crois être agréable et utile à la fois aux lecteurs du *Figaro illustré* en leur indiquant les livres dignes d'eux.

En première ligne, je placerai le *Roman d'un Enfant*, de Pierre Loti, livre charmant d'une émotion intime et captivante, où l'auteur, avec cet art délicat qui lui est propre, a retracé les souvenirs encore récents d'ailleurs de sa première jeunesse.

*L'Oncle Scipion*, d'André Theuriot, est aussi le roman d'un enfant, roman gai celui-là, et plein d'humour, qui fait contraste avec la mélancolie de Pierre Loti.

Très jolie également et digne d'être recommandée, la *Sœur aînée*, de M. Fernand Calmettes, que la librairie Charpentier fait paraître dans sa « Nouvelle Collection ». Les jeunes filles, peu favorisées d'ordinaire, aimeront ce livre aimable.

Parmi les ouvrages documentaires, il me faut parler du livre de M. Jules Ferry : *Le Tonkin et la Mère-Patrie*. Ce livre, qui soulève une question encore palpitante, est, cela va sans dire, très discuté, très controversé. On le lit et on le juge avec passion. Notre devoir d'impartialité était de le signaler.

*Le Prince de Talleyrand et la Maison d'Orléans* est un livre du plus haut intérêt, renfermant la correspondance intime du roi Louis-Philippe et de Madame Adélaïde avec le Prince, publiée par la comtesse de Mirabeau.

Si j'ajoute encore à cette liste, pour ceux que passionne le sport, les *Courses de chevaux en France* que notre collaborateur Robert Milton publie chez Hachette, j'aurai mentionné, sinon tous les livres intéressants, du moins les plus dignes d'attention. Dans ce dernier volume, très joliment illustré d'ailleurs, de croquis et de photographies, Robert Milton, dont la compétence est consacrée, a réuni tous les documents qui touchent de près ou de loin à la vie du turf. Ce livre ne peut manquer de trouver une place d'honneur dans la bibliothèque d'un vrai sportsman.

L'éditeur Lemerre qui

De ses contemporains exploitant les travers,  
A su faire fortune en éditant des vers !

vient de commencer, dans sa « Collection des poètes français », la publication des œuvres choisies de Théophile Gautier, qui formeront dix volumes. Le romantique Gautier est, aujourd'hui, passé classique et sa place était toute marquée dans cette série de délicats élzéviros que publie la librairie du passage Choiseul.

U. T.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.  
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*).

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.





## LA VEUVE D'ULYSSE

PAR

HENRI BOUCHOT

Les armes étaient en train de le céder doucement à la toge ; on suivait le cours du Tendre dans ce petit hôtel de la rue des Trois-Frères, touchant aux Porcherons, où la colonelle Canteleu endormait depuis dix-huit mois tantôt les souvenirs de son défunt époux. Plusieurs fois le jour, la porte d'entrée livrait passage à de frileuses beautés qui gravissaient joyeusement le perron et pénétraient dans le salon de compagnie embaumé de parfums rares. Et c'étaient dans ce milieu singulier où le dieu Mars semblait s'être choisi un temple, des éclats, des embrassements, des présentations à l'infini, des froufrous d'organdis et de soies, puis des conduites, des embrassades encore.

« Sensible amie, que vous voilà heureuse ! »

Heureuse, non d'avoir perdu le meilleur des hommes à Iéna, vous me croirez, mais d'une chose plus gaie, d'un remariage. Pénélope s'est consolée en Ithaque, elle a dit adieu aux tulles funèbres et aux tapisseries inachevées ; elle a rouvert à deux battants son palais morose, que guettaient amours joufflus et déesses oubliées.

Il est là le remplaçant, le nouveau venu, campé superbement en pleine lumière, recevant d'un bon sourire malin les grâces et les ris au passage ; un mortel voué, ami des dieux, qui fut au lendemain d'Iéna le porteur des mauvaises nouvelles, et malgré tout ne perdit rien de son auréole. Par hasard, au-dessus de lui, enfermé dans son cadre d'or, chamarré d'or, moustachu et jaune, Ulysse le regarde de son mur. Mais que peut cette ombre vaine, à l'encontre de cette bien vivante image de jeunesse, de galanterie et de séduction ? On le nomme Egiste, Egiste Duvaucay, maître des requêtes, sa toge est une fiction, mais en tout ainsi qu'en la vie, la fiction l'emporte et triomphe. Il ne craint même plus le souvenir, et c'est ainsi sous l'œil de l'ancien maître qu'il se montre, qu'il éblouit, qu'il rayonne.

Et sur ces meubles singuliers où Bellone revêt les mille formes d'un Protée, sur ces tables soutenues par des Thémistocles casqués, au plat de ces consoles portées par des faisceaux de licteurs, les dentelles et les soieries des corbeilles s'épanchent, enveloppent et envahissent. La revanche inattendue des mièvreries luttant de haute main avec les sévérités pristines d'un temple guerrier, le nid de pigeons dans un armet de batailles ! En lieu de ces compagnons rudes du prédécesseur, venus battre de leurs bottes éperonnées les parquets de la salle, une théorie de nymphes souples, voilées de broderies fines, chaussées de cothurnes délicats, accourues pour cet Egiste inconnu dont parlaient les Renommées.

Pareilles toujours, curieuses éternelles, aujourd'hui comme autrefois, jalouses un peu, mais prodigues d'encens.

C'est, le jour durant, un bruissement d'enthousiasme, quand les urnes de batiste à la mode, rouvertes pour la centième fois, égrenent les colliers ornés de camées, les diadèmes contournés à

l'impériale, les peignes d'or et de perles, les bracelets athéniens. Athènes envahit Ithaque et la dompte. Plus d'un œil, agrandi par la ligne d'un pinceau savant, se tourne vers le dispensateur de tant de merveilles. Il y a les colonelles, les générales, les maréchales qui s'avouent, non sans dépit, la suprématie de la toge. Plus de lauriers que de bijoux pour elles ! Aucunes le disent avec orgueil sans le penser, d'autres le pensent sans orgueil. Une d'entre elles a murmuré : « L'amour est-il de la compagnie ? »

Elle jugeait, l'envieuse, que peut-être bien tant de luxueuse prodigalité dissimulait des liens plus dorés que profonds, que, par fortune, le bel Egiste escomptait les douaires. Perfide pensée et malsaine jalousie ! Entre lui et la sensible Zulmé, l'entraînement réciproque ne reposait en rien sur de honteux calculs, le cœur et non pas l'intérêt conduisait leur char nuptial. Dans la balance de justice ils ne se devaient rien l'un à l'autre ; jeunes tous deux, riches également, ils suivaient simplement la voix de nature.

Telle fut la réponse tombée d'une bouche amie, de la plus gracieuse des bouches présentes, de celle de Zulmé elle-même.

Puis son roman fut conté sans en dissimuler rien. Comment un soir d'octobre le maître des requêtes avait apporté, au nom du ministre, l'annonce de la mort glorieuse du premier époux ; en quels nobles termes il l'avait pleurée. La retraite d'une année dans le deuil et les larmes. Enfin les conseils venus de bonne part, les sorties et la rencontre fortuite du séduisant Egiste à la soirée de la Cour, la demande de sa main et les refus. L'Empereur avait commandé, mais cette fois le maître imposait une douce violence.

« L'Empereur n'aime ni les veuves ni les filles... j'en suis bien heureuse. » Et ramenant d'un geste gracieux les plis flottants de sa tunique, elle mit son mouchoir à ses yeux que voilait un friselis de mousse blonde.

Les deux guerriers de l'escabeau roulaient un regard furibond, comme s'ils eussent porté la statue de l'infidélité conjugale.

« Ah ! soupira en descendant le perron la maréchale qui les avait remarqués, ah ! l'imprudente Zulmé ! Les morts reviennent quelquefois... »

Non, les morts ne reviennent pas, que la maréchale quitte ce souci ! Murat a vu tomber Canteleu, il l'a écrit lui-même, il a vu son visage décoloré par le trépas et son corps souillé de boue. Les Champs-Élysées sont une trop douce retraite pour les héros, ceux qui y descendent n'en remontent jamais, jamais !

Au retour de la cérémonie, qu'on ne vit plus belle ni plus grandiose nulle part, après les derniers baise-mains et les *walses* prolongées jusqu'au matin, ils se trouvèrent subitement seuls, face



à face, dans l'atmosphère lourde de la nuit, sous les lustres, comme dans cette scène de la *Vestale* où les figurants s'évanouissent, semant après eux le grand silence. Elle, toute rose encore des émotions et des joies, trainant son manteau de cour sur les pétales effeuillés, montrant, sous sa robe drapée à la lacédémonienne, les flexibles contours de sa chair; lui, raidi par les broderies d'une tunique, offrant un visage de Caracalla sur un buste moderne, supérieurement vainqueur et distingué, ses yeux clairs lançant des feux, sa bouche ouverte pour les madrigaux et les paroles d'amour.

Il s'agenouilla devant elle en une pose étudiée, un peu théâtrale, et lui prenant les mains, commença le romancero éternel, les beaux serments qui ne coûtent rien à cette heure, les phrases semblables toujours, depuis celles d'Adam à notre mère Eve; elle inclina sa tête où les pierres scintillaient, et s'abandonnait à son étreinte passionnée. Mais en levant les yeux elle eut la sensation qu'on les regardait et que le spectacle de leur bonheur intéressait quelqu'un. Une nuée d'êtres lui apparut à la lueur mourante des bougies, une armée de fantômes bizarres, contournés ou raidis, glissés aux dossiers des fauteuils, rivés aux consoles, toutes les



singulières et romaines figures autrefois commandées par Canteleu défunt aux ciseleurs en vogue. Le romantisme naissait en elle inconsciemment, elle voyait ces figures s'animer et lui reprocher son oubli de l'autre. Lui-même, le héros, s'exagérait dans son cadre et marquait une colère sourde; il sembla à Zulmé que sa face était rouge, rouges ses galons et sa tunique, rouges ses croix. Egiste sentit que sa main le repoussait et tremblait un peu.

« Ah! Zulmé! s'écria-t-il, adorable Zulmé, vous me voyez à vos genoux, votre époux vous implore, le plus beau jour se lève pour lui... »

Il pensait plus simplement: « Qu'a-t-elle donc? » et, comme elle se retirait, il avançait sur les genoux, un peu ridicule, avec le bruit

de son épée, qui entraînait derrière lui les fleurs tombées et les dentelles arrachées pendant les danses.

« Egiste, relevez-vous, le lieu n'est point sûr... »

Il eut de suite la perception de ses frayeurs et de ses scrupules, d'autant que s'étant retourné, il vit à son tour la formidable armée des casques, des Minerves, des Aristides et des Philopœmen braqués sur lui. La revanche inattendue des armes sur la toge, le passé mettant sur le présent un cauchemar lourd de bronze et de ferrailles! Aussi bien, la folle idée de n'avoir rien voulu changer à ce temple militaire, la sottise religion et la pitié maladroite de s'être ainsi jeté dans une place encore chaude! Patience! l'aurore ne renaitra pas cinq fois sur le monde, devant que ces survivances malencontreuses



treuses n'aient trouvé aux greniers le gîte convenable. Enfermer cette divinité blonde en ce musée de préteur, condamner Vénus à la promiscuité immortelle des cuirasses et des trophées, nonsens d'une âme éprise et trop captive pour avoir songé aux détails !

Alors ce fut avec une solennité un peu triste, que prenant la main de Zulmé, et jetant sous son bras gauche son claque em-plumé et sévère, il quitta le salon de compagnie pour monter aux appartements. Là, toute pareille misère. Ecrasant la muraille peinte de sa silhouette revêche, protégé de masses, de boucliers et de têtes de centurions reposant sur des pieds de lions aux ongles d'or, un lit majestueux envahissait la chambre. Alexandre le Grand ou l'Empereur des Français n'eussent osé désirer plus fière ordonnance, ni couche plus mâle pour y reposer leurs membres de conquérants. Egiste n'était — et il se l'avouait — ni Alexandre, ni surtout le grand Napoléon son maître. L'idée de mettre son bonheur sous la protection de ces panoplies lui parut la plus étrange bizarrerie. Certes, il avait une épée, mais hélas ! une épée maigre, chétive, que ces glaives de décurions et ces lances magnifiques allaient obstruer de leur puissance.

Le jour se montrait aux fenêtres dans la crudité des tentures guerrières, brodées de héros nus. Ce n'était réellement plus l'heure de dormir, il en fut très joyeux. Il dit simplement : « Habillez-vous, Zulmé, et allons-nous-en. » Elle en avait pareille envie que lui-même. Elle répondit : « Volontiers ! »

Et tout en fuyant, stores baissés et volets clos, dans leur calèche de route, gagnant sa demeure de garçon, pour éviter l'envahisseur eux aussi, il inventait le moyen de rentrer en maître ; homme de paix, il rêvait d'un siège en règle, d'une lutte sans merci, où tout ce que sa clémence de vainqueur pourrait admettre serait de conserver intacts les quatre murs.

Au rebours des lois, le vif allait saisir le mort de la bonne sorte, un mort qui, sans parler, disait encore trop de choses...

...

Rien de plus entre eux sur ce sujet.

Il l'emmena au loin dans une terre, à Nantes d'abord, ensuite au bord de la mer ; il s'amusa de montrer aux gens de province cette élégante raffinée, tantôt vêtue de redingotes masculines, tantôt déshabillée de tulles transparents sous lesquels la chair mettait du rose ; et par lettres répétées, il commençait le siège sans lui en rien dire, accablant Thomyre de commandes, Prudhon et Isabey de conseils. Un jour il prétextait un ordre impérial, et il la quitta pour la huitaine, pour revenir bientôt la mine joyeuse.

Elle, qui ne se doutait de rien au monde, ne voyait pas sans crainte les heures courir la poste, et les retours se préparer. Un jour allait venir où il faudrait reprendre les routes, et retrouver quelque matin l'hôtel abandonné, avec ses hantises funèbres et la troublante sérénité de ses êtres. Sans en toucher un mot, elle s'ingéniait à prolonger l'aventure là-bas ; c'étaient des officiers de la marine qui, pour elle, préparaient des fêtes ; des promenades aux lieux des batailles dernières ; des réceptions aux chefs-lieux données pour elle. Par malheur le congé prit fin, et quelque matin sa chaise l'emporta à travers le Bocage, par le Maine et l'Anjou, le long de la Loire, à petites journées, dans un tête à tête qui la peinait à cause de l'insouciance d'Egiste.

Enfin on aperçut une grande brume d'automne épandue au fond d'une plaine, et, plantés au milieu, des clochers et des maisons innombrables ; c'était le terme des rires. Pour deuil de sa rentrée, elle s'était costumée de sombre, comme aux jours de pluie, là-bas, vers l'Océan. Une capeline foncée, une redingote brune, des cothurnes noirs. A la dernière côte, elle mit pied à terre et regarda derrière elle. Pourquoi n'avouait-elle pas à son mari la gêne affreuse de revoir la rue des Trois-Frères, le perron pompéien, le frigidarium et le salon de compagnie ? Elle ne l'osa, par respect humain et pour ne point exagérer l'importance de ces pensées ; il serait toujours temps de querir ailleurs un gîte, s'il comprenait.

Il comprit si bien que la chaise vira tout droit rue du Bac, à l'ancienne garçonnière ; elle respira.

Demain ! il avait dit demain, c'est-à-dire que la partie n'était que différée d'un jour, le temps d'ouvrir les fenêtres et de mettre un peu d'air dans la maison. En attendant cette misère, Zulmé jetait un œil distrait sur les lettres arrivées depuis son départ ; un salut de madame la Maréchale, une invitation au concert, une longue épître de la sémillante Eglé d'Houdetot, puis des cartes apportées : « Monsieur le président Molé est venu saluer madame du Vauçay. » Celui-ci l'anoblissait, elle eut un sourire.

Au fond du tas, pour la bonne bouche, un petit mot d'Hermine Le Glay, sa meilleure confidente d'autrefois, son amie d'études, éloignée d'elle depuis cinq longues années et qui lui annonçait sa visite prochaine. « J'ai appris ta douleur, amie infortunée, et je voudrais y porter le remède et la consolation... »

« Quoi donc ? Avait-on oublié de lui écrire le nouveau mariage ? » Eh ! oui, juste ciel, on l'avait oublié ! En cinq ans le Léthé coule ses eaux impitoyables !

... « La souffrance a son terme, ô tendre Zulmé, et je me flatte que mon retour, en de certaines circonstances, ramènera la

« sérénité dans tes sens troublés et malades. L'aspect d'un bonheur qui t'est cher te causera, je m'en veux réjouir, un doux sentiment de repos. Tu vivras près de nous, et si je ne t'ai point annoncé plus tôt cette joie, c'est que nous étions trop séparées, et que tes calamités étaient trop nouvelles pour te convier à un plaisir. Je ne t'écris pas davantage, pour ce motif que je te veux faire une surprise un de ces jours prochains, et je t'embrasse. »

Zulmé eut un geste de malaise ; dans le tourbillon incessant des fêtes, elle avait eu si peu le loisir de prendre la plume ! Le moyen d'expliquer un tel oubli ? Allons ! on serait forcé de se retrouver ces jours-ci rue des Trois-Frères, pour ne pas se donner l'apparence misérable de fuir ; on rhabillerait l'aventure de son mieux.

« De quoi lui parlait donc Hermine ? S'était-elle mariée, elle aussi ? mariée à ce compagnon de Canteleu dont il avait été question jadis ? Sait-on jamais, dans ce désarroi de guerres ? — Que pensez-vous, Egiste ? »

Egiste, consulté, ne fit que rire, il ignorait tout.

« Alors on retournerait dans l'arsenal abandonné, on reverrait ces choses guerrières endormies ?... — Ah ! ne raillez pas, j'ai des pressentiments lugubres !... »

— Vos présages sont faux, ma toute belle, vous en jugerez sur l'heure !... »

Elle en jugea vite en rentrant à l'hôtel ; elle vit aux premiers pas des transformations telles qu'une fée seule eût pu les accomplir en si peu de temps. En lieu des figures rudes moulées aux murailles du vestibule c'étaient des amours lutinant une Cérès, des cornes d'abondance semant les fleurs et les fruits. Même plus cet ancien valet dont les gestes automatiques trahissaient les soumissions au chef de guerre, mais, au contraire, un gaillard superbe, rompu aux usages et saluant avec grâce.

« Egiste, que je vous salue ! »

Et quel étourdissement quand, les portes du salon lancées à la volée, l'ancienne forteresse aux trophées apparut dans la lumière tendre des peintures roses, avec ses mirifiques et très nouvelles installations de mobilier et de tentures ; ni guerriers, ni Thémistocles, ni plus rien d'autrefois, que des tendresses partout semées, des tables reposant sur des Hébés, des consoles cythérées, des brûle-parfums formés de cygnes ou de Lédas, des escabeaux historiés de colombes et de roses. Un peu de l'ancienne coquetterie des cours françaises de naguère, alliée aux tendances antiques du temps présent, toute une théorie suggestive d'objets, de lignes, de profils savants et de colorations à la fois vives et discrètes. En ce sanctuaire de Vénus, et comme subitement envolée de la terre dans l'Olympe, Zulmé demeurait immobile. Son extase se peignait par d'ingénues et admiratives exclamations. C'était les deux mains jointes par un beau geste et ramenées sur la poitrine, qu'elle marquait sa joie immense et inattendue. Lui, très heureux, étendu sur une ottomane, jouissait de ses moindres mouvements, il avait cette rassurante idée d'avoir vaincu et de ne plus rien craindre.

Elle lui parut plus jolie encore, de l'éclat emprunté au décor, de sa rougeur et de ce galbe merveilleux qui la mettait en rivalité avec les statuettes délicates inventées par les maîtres. Tandis que voletante et trottinante, courant à chaque objet, soulevant les tapis, ouvrant les coffrets, elle passait et repassait devant lui, les doigts aux lèvres en manière de remerciement tendre, il détaillait beauté par beauté sa déesse. Ni madame Odier, fille des grâces, ni l'incomparable Regnault de Saint-Jean-d'Angely aux provocantes langueurs, nulle femme au monde ne la surpassait à ses yeux. Pas un sourire, pas un mouvement qui ne la lui montrât plus désirable que toutes les autres réunies. Hélène valait bien qu'on eût renversé Troie, il se félicitait d'avoir chassé du temple les fadaïses casquées, et placé en un coin mal éclairé l'illustre victime d'Iéna. Dans ses courses, Zulmé eut comme une morsure subite au cœur ; elle s'arrêta et, d'un coup d'œil circulaire, embrassa la pièce, il avait compris. Il la rassura ; Canteleu dormait le sommeil des braves où les bonheurs terrestres ne le viendraient troubler jamais plus, quelque part dans une chambre de l'étage, loin, très loin du bruit. Il dit, moitié sérieux, moitié par jeu :

« Ombre vénérée, repose dans la paix du tombeau, le bienfait de tes vertus nous demeure... »

Et dans un élan d'amour et de joie de vivre, lui, de vivre sans remords, il se jeta à genoux, dans la pose où le souvenir de l'autre était venu le surprendre. Cette fois Zulmé ne se défendit pas, elle laissa tomber ses mains que son mari couvrit de baisers. Ils se virent ainsi dans une glace penchée, et ils sourirent doucement. Valait-il pas mieux cette vue que les sourcils froncés et la rude figure du colonel, ou les sarcasmes revêches des Pallas d'autrefois ? Elle dit oui de la tête, en minaudant, rajustant son schall tombé d'une épaule.

« M'aimez-vous autant, Zulmé ?... »

— Bien plus ! bien plus ! Ah ! n'en doutez jamais ! »

Il était écrit que leur duo ne pouvait être de durée : un bruit à la porte le fit se relever en hâte, plus froncé des sourcils que son rival défunt, furieux de l'audace de ses gens. Il cria : « Laissez-nous ! Mais laissez-nous donc ! » Sa voix sonnait creux, et ses poings se crispèrent.

« Ah ! Hermine ! »



Zulmé se précipitait vers la porte ouverte où son amie venait d'apparaître, les bras tendus, mais tout à coup son mari la vit tourner sur elle-même, porter la main à son cœur et tomber raide et épouvantée, les yeux hagards, la bouche contractée. Elle ne dit qu'un mot : « Canteleu ! »

Eh ! par l'aigle impérial, Canteleu lui-même, ou son sosie, un Canteleu rajeuni par le trépas, frais comme un bouton de rose, en grand uniforme, un peu gêné de la réception, souriant à la façon d'Ulysse à son retour.

En une seconde il se fit dans la cervelle du dernier occupant le plus effroyable mélange de douleur et de rage. Partagé entre l'envie d'emporter sa femme et de la secourir seul, et le besoin de renvoyer à sa tombe d'Iéna le revenant inattendu de la grande armée, il restait là debout, la poitrine soulevée en d'effrayants spasmes ; toute sa vie perdue, anéantie, son bonheur clos pour une misérable erreur ! Il bondit hors de sens, les yeux saillants de l'orbite.

« Que venez-vous faire ? hurla-t-il. Que voulez-vous ?... »

Et de suite, comprenant que lui-même était l'intrus, et que, possession pour possession, ses titres valaient moins, il se contint.

« C'est bien ! dit-il, sans rien entendre, c'est bien ! Je serai à vos ordres dans l'instant.

— Mais je ne saisis pas...

— Ah ! vous ne saisissez pas qu'elle est remariée, que je suis son mari, et que vous aurez tout mon sang avant de la reprendre...

— Votre sang ?...

— Oui, mon sang... Il vaut le vôtre... Laissez-moi !

— Pardieu ! souffrez que je vous parle.

— Vous en aurez le loisir tout à l'heure, monsieur le colonel... »

Alors prenant son élan, embrassant à deux bras le corps inanimé de l'infidèle Zulmé, courant follement à travers les vestibules, escaladant les escaliers, il s'enferma à double tour dans la chambre où les fleurs riaient dans les coupes d'améthyste.

« Zulmé, murmura-t-il, je vous reste, ils sont loin, revenez à vous, Zulmé. »

Loin ! Non ils n'étaient pas loin ; dans le corridor, des éperons sonnaient en se rapprochant. Allait-il faire le siège à son tour, le héros ? Sa colère se devait centupler de l'étrange bouleversement de ses richesses, de ses meubles relégués aux combles. Egiste sauta sur sa mince et innocente épée déjà capable des pires audaces.

Il devint féroce :

« Si vous entrez, dit-il tout bas dans le trou de la serrure, je vous tue !

— Mais, saperjeu, ouvrez donc que je vous rassure, et que je rassure cette sensible dame... »

En ce moment Zulmé se redressa :

« Ce n'est pas sa voix ! »

Loués soient les Dieux ! elle parlait ! Pas sa voix ! Ah ! le tombeau change terriblement les humains, il se faut garder des méprises ! Il n'était pas mort, lui, Egiste Duvauçay, et pourtant sa voix ne sonnait guère son timbre accoutumé... ni la sienne non plus à elle, l'infortunée !

Hermine disait à son tour :

« Chère amie abusée, une vaine ressemblance t'émeut ; consens à nous entendre et les voiles tomberont de tes yeux ! Celui que tu crois reconnaître n'est pas un fantôme... C'est mon époux ! »

Il y eut alors cet inexprimable revirement chez les assiégés, que peut-être la femme eût ouvert sa porte, au risque d'en mourir d'effroi, et que Duvauçay s'y opposa de toutes ses forces. La toge se défendait désespérément, elle craignait les surprises.

Elle n'en eut pas le démenti, la toge, elle resta barricadée ; l'armée d'occupation, lasse de parlementer, et furieuse de son insuccès, se retira fort empêchée et contrite. On reçut des lettres froides d'Hermine, des allusions piquées à cette réception, à ce malentendu volontairement continué, mais on n'y fit aucune

réponse. Un jour vint où l'hôtel de la rue des Trois-Frères fut mis à l'encan, comme il se comportait, avec ses meubles nouveaux et ses anciennes reliques. Les bien renseignés prétendirent que le brillant Duvauçay avait marché trop vite dans son luxe et s'était surmené, puis ce fut tout. D'Hermine, rien jamais, ni de Canteleu ; on sut vaguement par les bruits de cour que le colonel,



en revenant sur terre, avait changé son nom en celui de Martin, et qu'on l'avait retrouvé quelque soir de bataille étendu mort, une seconde fois, d'une balle au front.

Duvauçay respira, et Zulmé fut triste bien longtemps.

Mais à dix années de là, remontant les Champs-Élysées dans leur calèche — les Champs-Élysées, brrr ! — pour se rendre à la soirée du duc de Berry, un nouveau maître, le couple Duvauçay se heurta à une troupe d'officiers généraux suivant le même chemin. Ils eurent une troublante vision. Chamarré de broderies, couturé de cicatrices, un général les devança, qui les regarda longuement avec une insistance étrange. C'était Canteleu toujours, ou Martin, ou le lieutenant-général La Morlière, pour lui donner son dernier titre. Madame se rejeta brusquement en arrière, et Egiste, comte Duvauçay, pair de France, détournait la tête...

« Je n'irai pas, Egiste, je suis mal... »

— Rentrons, madame ! »

Ils rentrèrent et ne sortirent qu'à de certains jours, ceux où les généraux restaient chez eux.

HENRI BOUCHOT.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer).





F. KAEMMERER



LA VEUVE D'ULYSSE

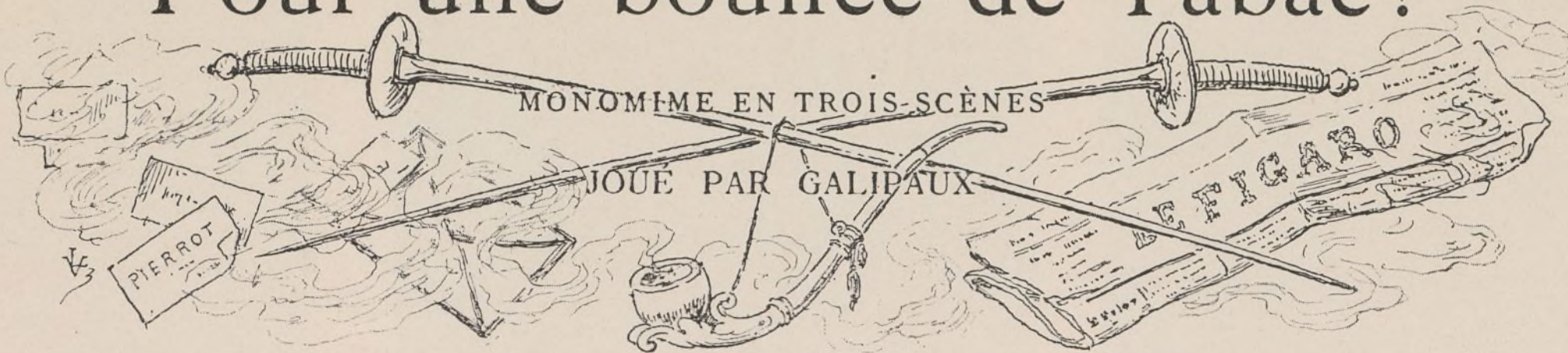
« ...Son mari la vit tourner sur elle-même,  
porter la main à son cœur et tomber raide et  
épouvantée... »







# Pour une bouffée de Tabac!



## AU CAFE

**P**IERROT, en smoking blanc — claque et bottines de même nuance — entre dans un café, jette un coup d'œil circulaire, choisit une place qu'il abandonne presque aussitôt pour une autre, car elle était située près de la porte et ainsi exposée aux courants d'air. Il accroche son pardessus et son chapeau à une patère, s'assied, appelle par deux fois le garçon, en frappant sur la table. Il demande un orgeat, seule boisson dont la couleur lui soit traditionnellement permise, et le journal, n'importe lequel. En attendant qu'on le serve, Pierrot échange des saluts plus ou moins cordiaux avec des consommateurs amis. Le sirop abondamment baptisé, Pierrot, tout en remuant sa consommation, parcourt le *Figaro*, prenant intérêt à certains échos, haussant les épaules devant d'autres, s'apitoyant ici sur une pauvre femme renversée par un tramway, là, souriant d'un bon mot... Puis, tout à coup, Pierrot tousse, cela serait tout simple si une seconde, puis une troisième toux ne suivaient de près la première. Une vraie quinte, quoi! Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? oh! c'est bien simple! le voisin de Pierrot fume la pipe et lui a envoyé une bouffée de tabac devant la figure. Pierrot est sur le point de se fâcher et d'admonester vertement le rustre, mais en homme qui a du sang-froid, il se retient. Aimant mieux supposer que c'est involontairement que le fumeur l'a incommodé, Pierrot se retourne vers le tabacophile et lui enjoint poliment d'avoir à diriger son jet nicotinique vers un autre côté. Quoi! un haussement d'épaules est la réponse malhonnête faite à une observation aussi juste? Il n'est pas dit qu'un Pierrot se laissera intimider et, d'un ton péremptoire et sans réplique, la situation est établie: ou la fumée ira du côté diamétralement opposé à Pierrot ou celui-ci montrera qui il est. Mais c'est comme s'il avait chanté *Au clair de la Lune*, il n'a pas eu le temps de reprendre son journal qu'une bouffée opaque lui arrive en plein nez. Pierrot dégage aussitôt sa tête de ce nuage bleu et, décochant une gifflée à son adversaire, se met en devoir de lui infliger une belle correction, correction dont le malheureux porterait longtemps les marques si on ne séparait tout de suite les antagonistes. Qu'est-ce à dire? une carte de visite! — Mais j'en ai aussi, moi, des cartes, fait Pierrot, en voici une que je te donne, afin de prouver que c'est en personne que je la remets et, demain matin, au bois de Boulogne, nous nous rencontrerons. C'est entendu. Et Pierrot reprend sa lecture; mais quand votre main a rencontré par hasard la joue d'un monsieur, ce n'est pas sans vous troubler un tantinet; aussi, trop nerveux pour s'intéresser à un fait-divers banal, Pierrot appelle le garçon en frappant le marbre de la table avec sa soucoupe, paie, prend son chapeau et s'en va, droit et raide, comme un homme qui n'a pas froid aux yeux et se sait regardé par la foule contemplative!

## CHEZ PIERROT

Dix heures du soir, Pierrot entre chez lui. Il cherche en tâtonnant sa bougie et les allumettes. Bon! il trébuche dans une épingle et se désole à l'idée d'avoir peut-être réveillé madame Pierrot. Notre homme prête l'oreille et se rassure promptement en entendant le souffle paisible et régulier de son épouse qui sommeille, au fond, dans son lit. Bien! il a mis son doigt dans l'encrier. Il suce aussitôt son index pour le déteindre et, trouvant enfin les allumettes, il en frotte plusieurs, mais vainement hélas! elles viennent de chez un marchand de tabac qui les tient du gouvernement. Se rappelant qu'il en a dans sa poche, achetées un sou seulement, vu la contrebande, il en prend une qui flambe aussitôt. Nul doute, la régie n'y est pour rien. La lumière faite, Pierrot va refermer sa porte et la verrouille, puis tirant sa montre, il la monte et la dépose avec soin sur sa table de nuit. Il enlève son habit; mais son cerveau ébullitionne tellement — songez donc! après ce qui s'est passé ce soir! — qu'il va à sa fenêtre, l'ouvre toute grande et s'accoude un moment. L'air du soir lui a décidément fait du bien et, tout à fait calmé par cette brise rafraîchissante, sa fenêtre close, les rideaux hermétiquement tirés, Pierrot va à sa table, prépare papier, plume et encre et se met en devoir d'écrire un mot — et quel mot! son testament. Son testament! Il abandonne en cas de mort — oh! ces quatre lettres! quel frisson! — sa montre, sa table et son lit à sa chère femme et il lègue son fauteuil si moelleux à sa concubine afin qu'elle puisse tirer plus commodément le cordon. Ah! ce papier suprême pourra attester qu'il n'a pas été griffonné de gaieté de cœur, à en juger par les larmes qui l'étoilent, quoique la manche de Pierrot en ait aussitôt fait des étoiles filantes! Allons, bon! ce que c'est que d'être nerveux, un pâté! Pierrot le mange immédiatement. Ses dernières volontés écrites, notre blême ami se lève, met le testa-

ment au beau milieu de la table, bien en évidence et prend une glace à main. Il se contemple longuement. Ainsi, c'est bien lui, ce joli garçon-là, dont les saillies, les lazzi ont égayé le monde depuis sa naissance — à lui, Pierrot — qui peut-être demain jonchera le sol, telle la neige, sa froide sœur, pendant une nuit d'hiver. Il s'embrasse dans le miroir. Ah! la vie est bizarre! Bah! essayons cette arme furtive qui trahirait une pusillanimité indigne de Pierrot et décrochons plutôt cette bonne épée de Tolède — souvenir du vieux père — afin de nous faire un peu la main. Pierrot fait le salut en usage sur le terrain, se fend et ferraille un certain temps contre le mur. Eh! eh! il y a longtemps qu'il n'a pas tiré, les membres sont raides! Allons, du courage! le jeu en vaut la chandelle, que diable! La lame est bonne pourtant et se prête volontiers aux contre-quarte et aux dégagés classiques. Mais la sueur inonde le front de Pierrot qui raccroche sa bonne rapière et se déshabille et, après avoir toutefois regardé sous son lit (mesure de précaution qui lui est habituelle), se dispose à se coucher.

## SUR LE TERRAIN

Il est six heures du matin. Le roulement d'une voiture se fait entendre et le spectateur qui a des yeux de lynx, mais seulement celui-là! pourrait voir dans la coulisse un fiacre s'arrêter et Pierrot en descendre. Le blanc voyageur, après avoir grassement payé son cocher, entre en scène en refermant son porte-monnaie. Il salue... le vide. Quoi! personne! il est donc en avance, lui qui se croyait en retard, au point que pour arriver plus vite, il ne s'est même pas lavé la figure! C'est vrai, il n'est que juste l'heure. Attendons. Et pour tuer... non, pour passer le temps, Pierrot dépose par terre ses épées et choisit un bon endroit. Voyons, où croisera-t-on le fer? Ici? Non, car le sol est glissant et une chute pendant l'opération pourrait avoir des conséquences graves. Là? Là, non plus, le terrain est décliné. De ce côté, alors? Oui, la place est congruante. Pierrot tâchera de se placer vis-à-vis des arbres, car en leur tournant le dos, il aurait le soleil dans l'œil, mieux vaut que ce soit son adversaire. Six heures dix. Eh! eh! Bah! il y a toujours le quart d'heure de grâce. Voyons les épées, maintenant. Elles sont flexibles à souhait. Est-il bien nécessaire qu'elles soient démouchetées? Dam! ce serait moins dangereux... mais ça ne se fait pas. Démouchetons. Démouchetons! Ah! quel est ce bruit? une voiture, ce doit être lui! Point, c'est le chemin de fer qui passe non loin de là. Il est six heures un quart, pourtant! c'est incompréhensible! Pierrot profite de sa solitude pour faire ses adieux à la vie. Invocation poétique à la nature! Pierrot adresse un dernier bonjour au soleil qui, peut-être, n'éclairera plus ses ébats fantasmagoriques, et ne le réchauffera plus de ces bons rayons, aux fleurs qui n'orneront plus sa boutonnière et ne parfumeront plus son odorat; aux oiseaux dont le joyeux gazouillis ne charmera plus ses oreilles de dilettante; au ciel, à la nature tout entière, adieu! Ah! cette fois, c'est un. Une allure indifférente s'impose. Saluts froids et cérémonieux des deux adversaires. Habits bas. Pierrot se place; mais il lui est justement objecté que les places se tirent au sort. Soit! Pierrot jette en l'air un sou, le rattrape dans sa main, demande à l'autre ce qu'il désire. Pile? C'est face, décidément, le sort le favorise. Ce n'est pas lui qui aura le soleil dans l'œil. On se met en garde. Les fers sont engagés, mais presque aussitôt Pierrot s'arrête pour dire qu'on ne doit pas se servir du bras gauche. Reprise du combat. A la première passe, Pierrot est blessé. Ce n'est rien, dit-il. Une simple piqure au-dessous du mollet gauche. Son antagoniste est bien peu fort! Cela donne du courage à Pierrot qui bande sa blessure avec son foulard et se remet en position. Clic! clac! v'lan! Ah! l'autre tombe raide. Ah! mon Dieu! A cette vue, Pierrot, saisi d'un épouvantable effroi, laisse échapper son épée et se précipite sur le corps de son adversaire, le tâte, met la main sur son cœur. Rien ne bat plus. Il lui met la main sur la bouche: point de buée chaude. C'en est fait, Pierrot a devant lui un cadavre. Ah! c'est atroce! Pauvre garçon, lui aussi était tout jeune. Il n'y a qu'un instant encore plein de santé, de vie et voilà que maintenant... Oh! c'est horrible! horrible!! Et pourquoi? Pourquoi?? je vous le demande un peu? pour une bouffée de tabac!... Mais au fait! Pierrot est bien naïf de gémir de la sorte! lamentations inutiles! soupirs superflus! Puis, si ce n'était l'autre, ce serait lui! Et dam!... encore moins rigolo! Allons, allons, tant pis! C'était écrit là-haut! Tout est bien qui finit bien. Et Pierrot, après avoir essuyé son épée et s'être revêtu, s'éloigne en sifflant gaiement le refrain d'une chanson à la mode!

GALIPAUX.

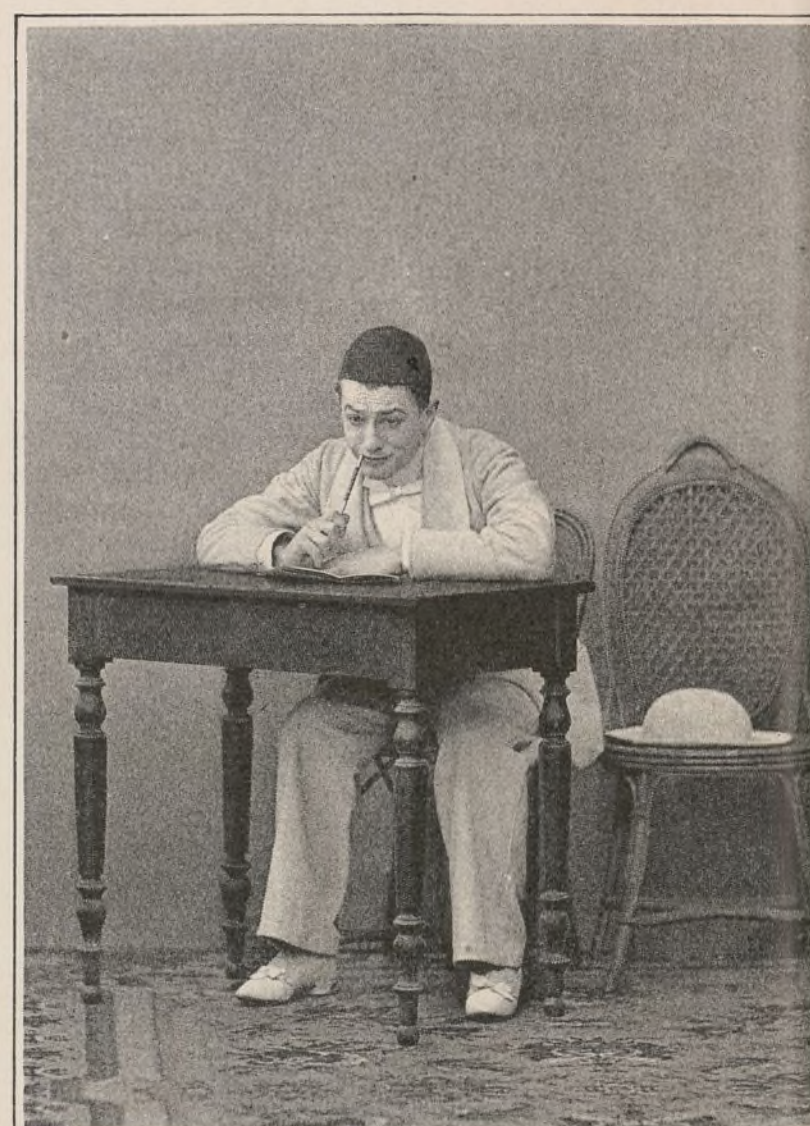
(Tous droits réservés.)



AU CAFÉ



CHEZ PIERROT

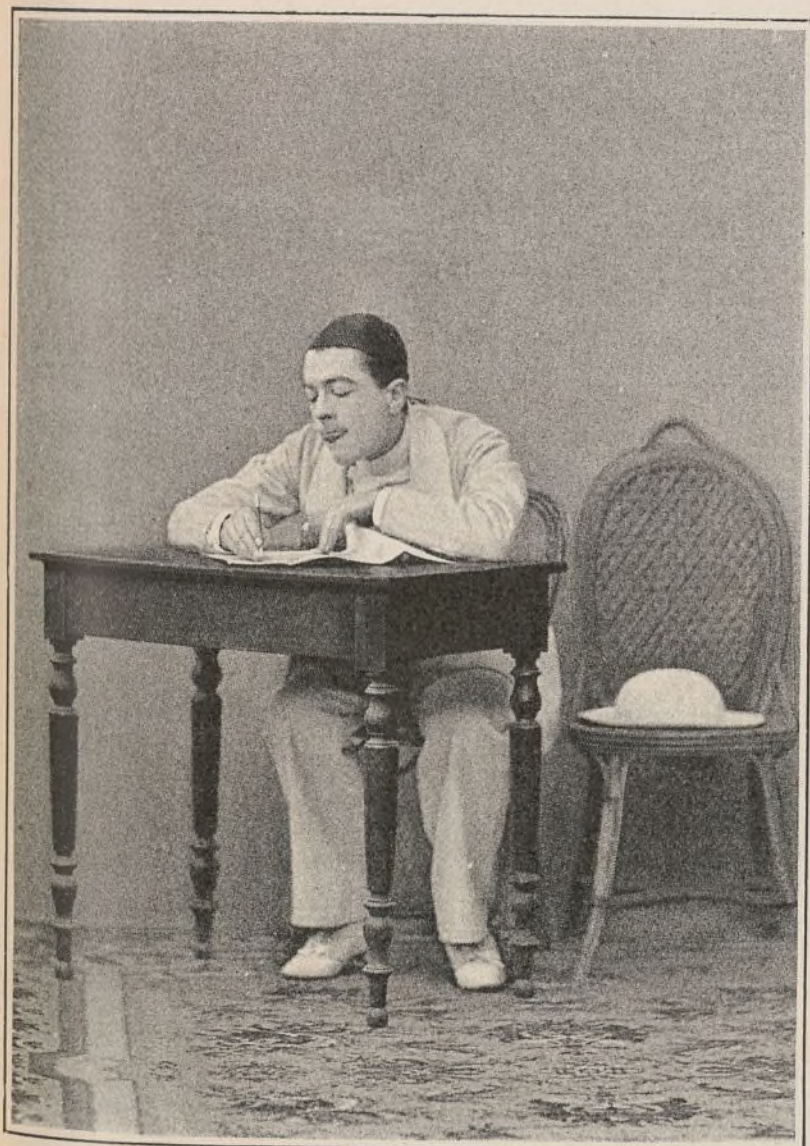
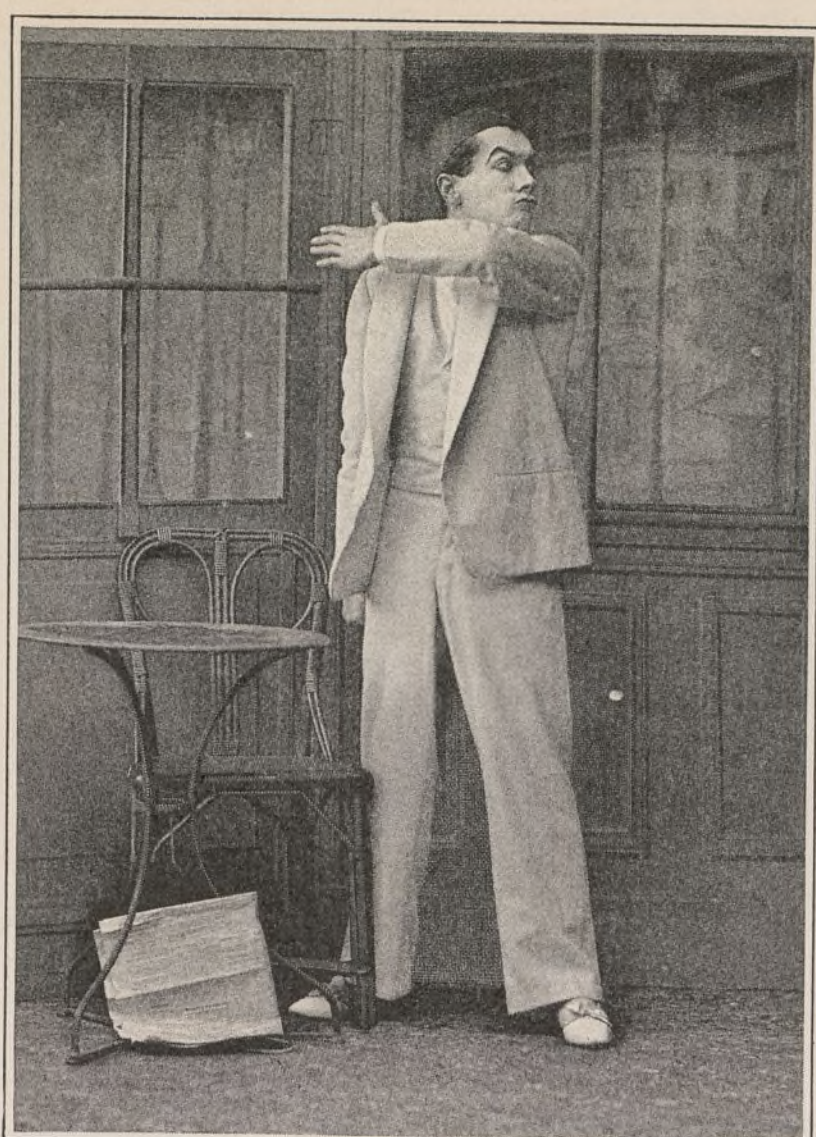


SUR LE TERRAIN



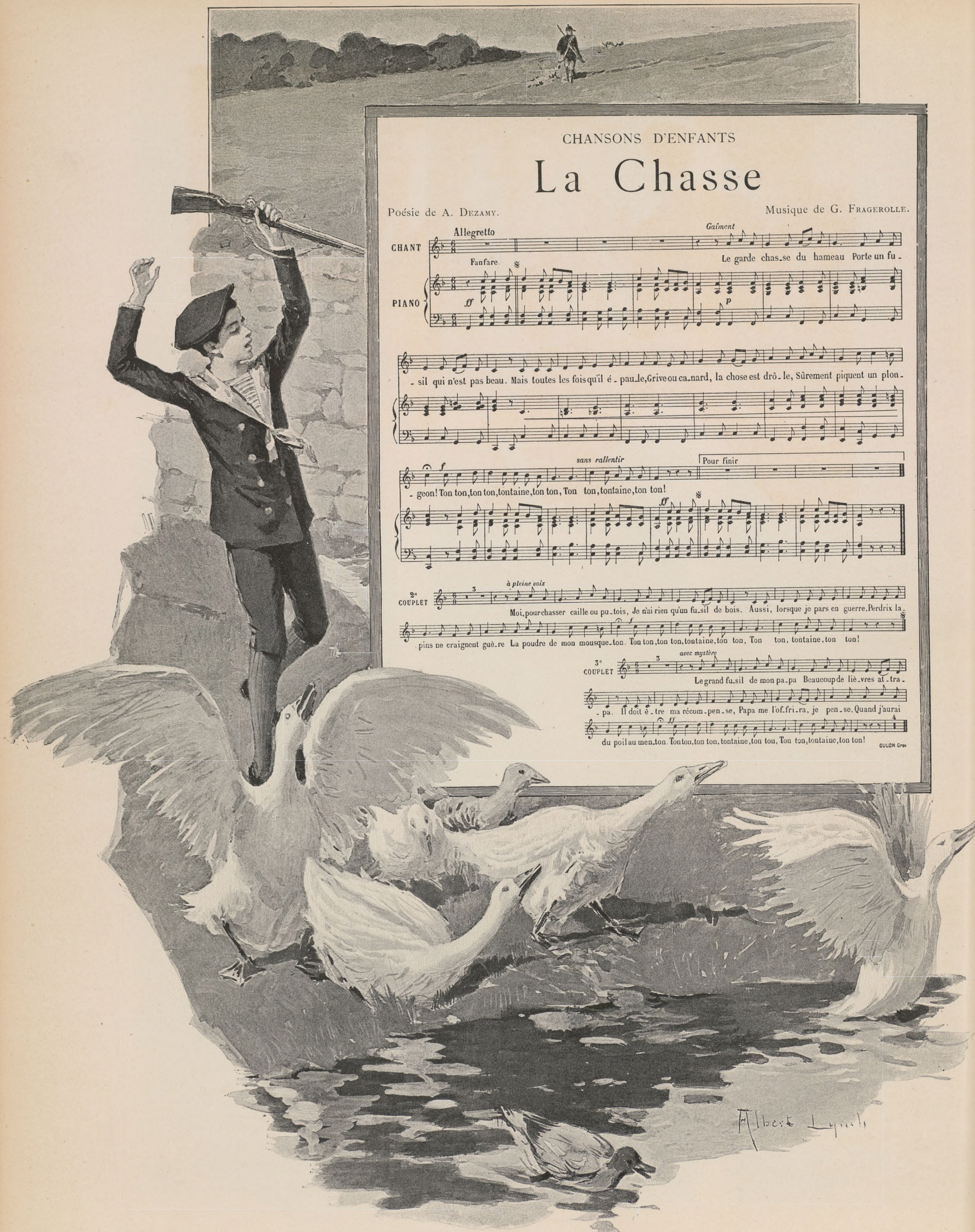
POUR UNE BOUFFÉE DE TABAC! Scènes mimées par Galipaux.





POUR UNE BOUFFÉE DE TABAC! Scènes photographiées par M. Chalot.





CHANSONS D'ENFANTS

# La Chasse

Poésie de A. DEZAMY.

Musique de G. FRAGEROLLE.

CHANT *Allegretto* *Gaiement*

PIANO *Fanfare.* *p*

Le garde chas.se du hameau Porte un fu -

- sil qui n'est pas beau. Mais toutes les fois qu'il é - pau.le, Grive ou ca.nard, la chose est drô - le, Sûrement piquent un plon -

*sans ralentir* *Pour finir*

- geon! Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton, Ton ton, tontaine, ton ton!

*à pleine voix*

2<sup>e</sup> COUPLET *f*

Moi, pour chasser caille ou pu. tois, Je n'ai rien qu'un fu.sil de bois. Aussi, lorsque je pars en guerre, Perdrix la, pins ne craignent guè.re La poudre de mon mousque.ton. Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton, Ton ton, tontaine, ton ton!

*avec mystère*

3<sup>e</sup> COUPLET *f*

Le grand fu.sil de mon pa.pa Beaucoup de liè.vres at.tra. pa. Il doit é. tre ma récom.pen.se, Papa me l'of.fri.ra, je pen.se. Quand j'aurai du poil au men.ton. Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton, Ton ton, tontaine, ton ton!

GULON Grav

Albert Lyautey





## MOICHOUD LE RÉGICIDE

PAR

PAUL POIRSON

**F**RÉQUENTER chez les gens de noble race a été, de tout temps, un privilège fort recherché.

Ce n'est pas que les hommes y soient tous infiniment spirituels et les femmes infiniment jolies, mais il est certain que c'est une situation enviable, pour un bon jeune homme de souche et de nom bourgeois, de pouvoir négligemment étaler sur sa table ou placer sous le cadre de sa glace, des petits cartons par lesquels il est convié à entendre de la musique chez la marquise de \*\*\* ou à prendre le thé chez la comtesse de \*\*\*, encore que la musique de la marquise et le thé de la comtesse ne soient pas remarquablement plus savoureux que partout ailleurs.

Aussi ne fus-je pas peu fier quand, il y a de cela un certain nombre d'années, je reçus un petit carton me prévenant que la baronne de Muzareingues était chez elle tous les jeudis soir.

Si mon amour-propre fut flatté, mon cœur fut plus triomphant encore, car, sur un coin dudit carton, je pus lire, tracés d'une élégante écriture de femme, ces mots : De la part de la vicomtesse de B.

J'avais, l'été précédent, rencontré la belle et sensible Clarisse aux eaux.

La musique combla la distance sociale qui nous séparait, et c'est en chantant avec elle le duo de *Faust* : « Laisse-moi contempler ton visage », alors dans sa nouveauté, que je perdîs complètement mon cœur. O grand et cher Gounod, de combien de catastrophes du même genre n'êtes-vous pas responsable !

Nous chantâmes l'amoureux duo bien des fois, pendant notre séjour aux eaux, et la vicomtesse me « laissa contempler son visage » jusqu'au jour de son départ.

La séparation fut cruelle.

La belle Clarisse, qui devait passer tout l'automne dans ses terres, me jura, avant de partir, qu'une fois de retour à Paris, elle me donnerait signe de vie.

Le petit carton me prouva qu'elle n'avait pas oublié sa promesse.

Dès le jeudi suivant, le cœur doucement ému et le nœud de ma cravate irréprochable, je me rendis à l'hôtel Muzareingues, rue Barbet-de-Jouy, en plein faubourg.

L'habitation, située entre cour et jardin, me sembla répondre tout à fait à l'idée que je me faisais d'une demeure destinée à abriter les descendants des preux.

Les Muzareingues, sur lesquels naturellement je m'étais renseigné, passaient pour être de bonne et authentique noblesse. Ils dataient d'un roi Philippe quelconque ; on n'avait pas pu m'indiquer lequel. Était-ce Philippe-Auguste, Philippe le Bel, ou Philippe le Long ? Le doute planait à cet égard. J'ai su, depuis, qu'ils remontaient simplement à Louis-Philippe. Mais, à la vue des portraits de famille, de la livrée et surtout des invités, on pouvait aisément leur faire crédit de quelques siècles.

\*\*\*

Présenté par la vicomtesse aux maîtres de la maison, dont elle était la cousine, je fus accueilli avec une bonne grâce extrême. On fit un peu de musique, et nous fûmes naturellement priés de chanter notre fameux duo : « Laisse-moi contempler ton visage ».

Il me sembla que jamais ma charmante partenaire n'avait interprété la divine mélodie avec tant de vérité, et, moi-même, électrisé par les brûlantes paroles que, sans penser à son amoureux transi de docteur Faust, Marguerite m'adressait directement, j'eus la sensation, commune, du reste, à tous les ténors, que j'étais un chanteur admirable ! Nous eûmes un réel succès.

Pendant que je savourais, avec le maintien modeste et réservé qui sied au vrai talent, les compliments de nos auditeurs, j'entendis l'huissier qui, de la porte du salon d'entrée, annonçait d'une voix vibrante : « Monsieur Moichoud ».

Ce que c'est que l'influence de l'air ambiant ! Je n'étais pas depuis une heure dans cette aristocratique maison, que déjà, ce nom roturier, crié après ceux des comtes, ducs et marquis dont l'annonce avait flatté mon snobisme naissant, me fit l'effet d'une fausse note dans un concert.

Monsieur Moichoud !

Qui était ce Monsieur Moichoud ?

Que venait-il faire ?

Mon étonnement fut d'autant plus vif que l'entrée de ce nouveau venu fit une véritable sensation. Chacun, les femmes surtout, la belle Clarisse en tête, s'avança pour lui serrer la main. Mes complimenteurs eux-mêmes me quittèrent pour s'empressement auprès de M. Moichoud que j'eus alors le loisir d'examiner.

C'était un grand jeune homme de bonne tournure qu'il me sembla avoir déjà vu quelque part. Tout à fait pâle et l'air singu-



lièrement triste, il répondait à l'empressement de chacun par des poignées de main assez semblables à celles que les proches parents du défunt distribuent, devant la porte de l'église, aux amis qui se sont dérangés pour assister au service funèbre.

Je pensai d'abord que le mélancolique jeune homme venait de perdre une personne chère, sa femme peut-être, connue et aimée de tous, et que chacun, le revoyant depuis ce deuil récent, venait lui apporter ses condoléances. L'endroit choisi pour ces douloureuses effusions me parut bizarre, et je trouvai le contraste un peu exagéré entre l'attitude navrée du pauvre veuf et ces salons pleins de fleurs et de femmes en grande toilette de fête.

\*\*\*

A partir de ce moment, la soirée qui, jusqu'alors, avait été suffisamment gaie, sembla s'attrister tout à coup.

La musique se tut.

Des groupes se formèrent où l'on se parla à demi-voix, et je restai sans interlocuteurs, excellente posture pour observer M. Moichoud qui, je le confesse, m'intriguait un peu.

Il était fort entouré, par les femmes surtout, et non par les moins jeunes et les moins jolies. Rien que d'assez banal dans la conversation. On l'interrogeait, avec un intérêt marqué, sur sa santé, sa santé morale particulièrement, sur ses occupations, sur ses sorties. « On ne vous a pas vu samedi dernier chez la duchesse, lui dit tout à coup la belle Clarisse, pourquoi donc ? » A cette question, le jeune homme tressaillit et devint plus pâle encore. Il promena un long regard autour de lui, un regard de reproche, et, lentement, de sa voix la plus grave : « Samedi dernier ! Mais n'étions-nous pas encore dans le mois de janvier ? Et le mois de janvier — ici la voix devint tout à fait navrante — ne savez-vous pas que c'est le mois de l'expiation ? — Oh ! pardonnez-moi, je vous en conjure, s'écria la vicomtesse en rougisant, j'avais oublié... où avais-je la tête ? »

Ma belle amie venait évidemment de commettre ce qu'on nommerait aujourd'hui, en langue très vulgaire, une gaffe !

Elle se leva et, me voyant isolé, s'approcha de moi.

« Je vous en supplie, lui dis-je, de plus en plus intrigué, quel est cet infortuné monsieur, et racontez-moi vite pourquoi la supposition qu'il a pu aller en soirée pendant le mois de janvier l'émeut à ce point.

— C'est vrai, reprit-elle, vous ne connaissez pas ce pauvre garçon ; un mot va tout vous expliquer : c'est le propre petit-fils du conventionnel Moichoud, de Moichoud le Régicide ! Le remords que lui inspire le crime abominable de son aïeul le poursuit partout et empoisonne sa vie. Vous comprenez alors pourquoi le mois de janvier est pour lui une époque de deuil qu'il a la pieuse habitude de passer dans la retraite. Nous lui savons gré de cette piété ; l'insurmontable mélancolie de son existence nous a touchées, mes amies et moi, et nous le consolons de notre mieux, ainsi que vous l'avez vu, en l'admettant dans notre intimité. Tenez, venez l'écouter ! le voici qui se dispose à nous dire quelques vers, composés par lui, m'a-t-il assuré, pendant sa dernière retraite. »

Nous nous approchâmes de M. Moichoud qui, l'air de plus en plus navré, mais d'une voix chaude et bien timbrée, récitait ses vers.

Un mien ami, homme fort lettré, prétend qu'il est presque impossible à un poète, même médiocre, de produire cent vers de suite, sans que, dans le nombre, il n'y en ait un sublime.

Parmi les vers de M. Moichoud, peut-être parce qu'il n'y en avait pas cent, aucun n'était sublime.

C'était le récit d'une vision fantastique, sorte de rêve éveillé qu'il était censé avoir fait pendant la nuit qui avait suivi le dernier anniversaire du 21 janvier.

Le poète, terrassé par le remords du crime de son aïeul, racontait ses angoisses hallucinées ; il parlait

Du sang du Roi-Martyr  
Que, sur son front brûlant, il lui semblait sentir  
S'épandant goutte à goutte, en sinistre rosée !

et puis encore d'un réveil subit que lui avait causé

Le choc fatal et sourd du couteau régicide  
Qui tombe lourdement sur la tête livide.

A la fin, cependant, il avait un peu d'apaisement, le calme renaissait, grâce à

L'ange consolateur qui, des heures cruelles  
Adoucît l'amertume, au doux bruit de ses ailes !

Tels qu'ils étaient, ces vers avaient vivement impressionné les auditeurs qui, il faut le dire, constituaient ce qu'on appelle, au théâtre, un excellent public. Il était évidemment de bon goût, dans cet aristocratique salon, d'être fort ému. Je vis couler des vraies larmes de bien jolis yeux, et quelques jeunes fronts rougir au passage de l'« ange consolateur » ; moi-même, au contact de cette émotion, je me sentis ému, tout comme si j'avais eu, pour le moins, un arrière-grand-oncle guillotiné par les soins du fameux M. Samson.

Sous les auspices de la belle Clarisse qui nous présenta l'un à l'autre, j'allai serrer la main du poète en le complimentant de son succès.

Le souvenir me revint alors.

Ce n'était pas sans raison que le visage de M. Moichoud ne m'avait pas semblé inconnu. Je l'avais déjà rencontré plusieurs fois, car il habitait la maison dans laquelle je venais de m'installer récemment.

La constatation de ce voisinage fit si bien que, lorsqu'à la fin de la soirée nous nous retrouvâmes dans le vestibule, nous convinmes, le temps étant superbe, de faire, ensemble et à pied, la route un peu longue qui nous séparait de notre commune demeure.

Était-ce l'effet de la fraîcheur de la nuit succédant à l'atmosphère lourde que nous venions de quitter, ou pour toute autre raison, mais, une fois dans la rue, mon compagnon me sembla rasséréné. Autant il m'avait paru triste et languissant, autant il était maintenant léger et de joyeuse humeur.

Fort jeunes tous deux et portés l'un vers l'autre par une mutuelle sympathie, la connaissance se fit rapidement.

En arrivant à notre porte, nous étions les meilleurs amis du monde, et il fut convenu que nous voisinerions en bons camarades, ce que nous ne manquâmes pas de faire par la suite.

\*\*\*

Moichoud habitait un petit rez-de-chaussée situé dans un autre corps de logis que le mien. Ce rez-de-chaussée, fort coquettement installé, avait une certaine allure mystérieuse, augmentée encore par une double sortie, petite porte ouverte directement sur une rue fort tranquille, parallèle à celle plus mouvementée sur laquelle prenait jour le principal bâtiment. On pouvait donc entrer chez mon nouvel ami et en sortir sans être vu de personne, et je ne fus pas long à acquiescer la conviction que la serrure et les gonds de la bienheureuse petite porte avaient peu de chances de se rouiller.

J'étais infiniment trop discret, ayant besoin moi-même de discrétion, pour solliciter des confidences qu'on avait, du reste, nulle envie de me faire.

Cela ne nous empêchait pas d'avoir des rapports fort cordiaux, car Moichoud était vraiment un aimable compagnon.





Malgré l'apparence lugubre sous laquelle il m'était apparu le premier soir, je le trouvais d'un naturel gai, et sa fréquentation eût été absolument agréable sans le voile de tristesse que jetait parfois sur lui, à l'improviste, le souvenir subit et navrant de son criminel aïeul.

J'essayais souvent de le remonter et de lui faire comprendre à quel point sa douleur, encore que profondément respectable, me semblait exagérée.

Je m'efforçais, en lui citant des noms, de lui démontrer combien le temps avait adouci, effacé même tout remords dans les familles régicides.

Tous mes raisonnements étaient en pure perte, car rien ne pouvait dissiper la funeste mélancolie qui, par moments, à certaines époques et devant certaines personnes assombrissait le front de mon pauvre ami. Cela me navrait, car j'avais fini par m'attacher beaucoup à lui.

Or, voici maintenant ce qui arriva :

La vicomtesse, malgré le succès constant que nous obtenions partout en chantant notre fameux : « Laisse-moi contempler ton visage », s'avisait, un beau jour, de varier son répertoire. Son choix tomba sur un autre duo également célèbre, celui d'*Hamlet* : « Doute de la lumière ».

Malheureusement, *Hamlet* est, chacun le sait, un rôle de baryton et, en ma qualité de ténor, je ne puis pas chanter les barytons. L'aimable vicomtesse dut donc forcément prendre un autre partenaire; elle choisit un jeune homme de son monde, élégant cavalier mais pitoyable chanteur. Elle dut naturellement travailler beaucoup ce nouveau duo, et elle s'y consacra exclusivement, sans plus vouloir jamais me « laisser contempler son visage ». Ce qui me consola, dans mon désastre, c'est que j'avais commencé à m'apercevoir que ce visage, dont la contemplation m'était désormais interdite, se fanait un peu, au grand jour surtout, la belle dame n'ayant plus, depuis longtemps déjà, l'âge de Marguerite, ni celui d'Ophélie, ni même, hélas ! l'âge d'Ophélie, doublé de celui de Marguerite ! Je dus donc, moi aussi, chercher une autre partenaire que j'eus l'heureuse fortune de rencontrer dans la personne d'une jeune et charmante femme, à la voix sympathique et douée d'un vrai talent.

Malheureusement, elle n'habitait pas régulièrement Paris, son mari étant sous-préfet. Il fallait donc me déplacer toutes les fois que je voulais « contempler cet agréable visage ». Mais que ne ferait-on pas pour l'amour de la musique !

Un soir, dans le salon de la sous-préfecture où je venais, en chantant avec ma nouvelle Marguerite, de produire l'effet accoutumé, on me présenta à un notaire de la localité, homme charmant et très mélomane.

En causant avec lui, mon attention fut attirée par un petit objet fort curieux suspendu à sa chaîne de montre et sautillant au gré de sa respiration, sur son estomac légèrement bedonnant.

C'était une petite guillotine, en façon de breloque, comme on en fabriquait au temps de la Terreur ou du Directoire.

« C'est un bibelot étrange, n'est-il pas vrai ? me dit le notaire, en l'approchant de mes yeux et en le faisant fonctionner ; il me vient d'un vieux bonhomme, mort il y a longtemps, et qui avait représenté notre pays à la Convention Nationale. Comme il avait voté la mort de Louis XVI, on ne l'appelait jamais autrement que Moichoud le Régicide. »

— Moichoud le Régicide, m'écriai-je, mais je connais intimement son petit-fils.

— Quel petit-fils ? Le petit-fils de Moichoud ? Sachez, cher monsieur, que Moichoud le conventionnel n'a jamais eu ni fils ni petit-fils, ni, du reste, aucun parent au degré successible, à telle

enseigne qu'étant mort intestat, c'est l'Etat qui a été son héritier.

— Mais, fis-je peu convaincu, puisque son petit-fils est mon ami intime, puisque je passe mon temps, puisque j'use journellement mon éloquence à essayer de le consoler du remords, exagéré selon moi, que lui cause le crime de son aïeul.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, répartit le notaire, vous ne pouvez pas avoir raison contre l'évidence ; c'est moi qui, étant le notaire de Moichoud, ai fait l'inventaire et la liquidation de sa succession, qui n'était pas à dédaigner du reste, et l'Etat, à défaut dûment constaté d'héritier, a bel et bien encaissé. »

Il n'y avait rien à répliquer.

L'idée me vint aussitôt que mon pauvre ami avait été la victime d'une erreur, aussi terrible qu'inexplicable, dont il avait souffert jusqu'ici, mais qu'heureusement cette erreur devait être maintenant facile à réparer.

« Pourriez-vous, dis-je au notaire, me fournir une preuve officielle et indéniable de ce que vous m'avancez ? »

— Rien de plus facile, je vous donnerai dès demain, si vous le voulez, une copie légalisée de la pièce par laquelle l'Etat est envoyé en possession de l'héritage, pièce dont j'ai la minute à mon étude et qui prouve surabondamment que Moichoud est mort sans progéniture. »

Muni de la fameuse pièce, je partis le lendemain pour Paris, tout joyeux de la joie que j'allais causer à mon brave ami en le débarrassant, à tout jamais, du remords qui l'attristait si profondément.

A peine descendu de chemin de fer et avant même de monter chez moi, je traversai la cour et sonnai chez mon voisin.

Son domestique vint m'ouvrir.

Un type, ce domestique, vrai valet de comédie, important et plein de zèle, mais au fond très dévoué à son maître dont il avait même, pour lui complaire, épousé la manie :

« Monsieur ne reçoit pas, me dit-il gravement, c'est aujourd'hui le 10 août, fatal anniversaire de la prise des Tuileries et de la déchéance de l'infortuné Louis XVI. — Nous sommes entièrement à notre douleur, et Monsieur a défendu sa porte. »

J'allais insister, pensant en avoir le droit, mais je me pris à songer à

L'ange consolateur qui, des heures cruelles, Adoucit l'amertume, au doux bruit de ses ailes !

J'entendis précisément à ce moment, dans la pièce voisine, un froufrou soyeux : le doux bruit des ailes, sans doute !

Il n'y avait donc plus qu'à attendre que l'ange consolateur regagnât le ciel... en passant par la petite porte de la rue déserte devant laquelle stationnait un fiacre discret.

« Aussitôt que vous pourrez voir votre maître, fis-je à Frontin, annoncez-lui mon retour en lui disant que j'ai quelque chose de fort important à lui communiquer et que je l'attends chez moi. »

Deux heures après, environ, Moichoud accourait, les mains cordialement tendues, mais le visage fatigué et plus triste que jamais.

« Quittez immédiatement cet air lugubre, lui dis-je à brûle-pourpoint, il n'est plus de mise. »

— Vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui le...

— Le 10 août, je le sais ! Mais que vous importerait cette date fâcheuse si vous n'étiez pas le petit-fils d'un régicide ?

— Si je n'étais pas... Mais, hélas, je le suis !

— Non, mille fois non ! vous ne l'êtes pas. J'ignore quelle fatalité a fait naître cette erreur, source de votre désespoir, mais voici la preuve indéniable que vous vous désespérez à tort. »

Et je lui tendis, triomphant et joyeux, le certificat du notaire. La lecture de cette pièce produisit un effet tout opposé à celui





que j'attendais. Mon ami pâlit, ses traits se contractèrent et, semblant faire un violent effort, il me dit : « Il faut que vous sachiez tout. »

Puis, reprenant l'aimable et souriante physionomie des bons jours : « Du reste, il n'y a guère moyen maintenant qu'il en soit autrement. Eh bien ! c'est vrai ! quoique portant le même nom, je ne suis, à aucun degré, le parent du conventionnel Moichoud ; mais, si vous voulez avoir la clé du mystère, asseyez-vous là, dans ce fauteuil, allumez un cigare et écoutez ma confession.

« Je suis ce que j'appellerai un féminin, c'est-à-dire que j'adore la femme — entendons-nous bien — je ne suis pas un libertin vulgaire. J'aime la société de la femme, j'aime son contact, et, à défaut de son amour, je sais fort bien, quand je ne peux réellement faire autrement, me contenter de son amitié, qui est encore chose fort enviable. Inutile, du reste, d'insister dans ma définition, vous me comprenez fort bien, car, ou je me trompe fort, ou vous avez le même goût que moi. » — Je souris d'un



air approbatif. — « Or, ce goût, inné chez moi, se manifesta spontanément dès mon entrée dans le monde. J'adorai immédiatement les premières femmes que j'y vis, mais je constatai, en même temps, sans fatuité et avec douleur, que je n'avais rien pour réussir auprès d'elles. Ma fortune était modeste, mon nom sonnait médiocrement, mon physique était quelconque et pour tout talent : mes vers ! Vous les connaissez, mes vers ; ils étaient déjà ce qu'ils sont encore, du reste, déplorables.

« En un mot, je me sentais condamné à jouer, dans la comédie amoureuse de la vie, la seule intéressante à mon gré, le rôle sacrifié des seigneurs sans la moindre importance du troisième plan. Cela me navrait !

« J'eus pourtant un moment d'espoir.

« J'avais vu représenter un vaudeville fort gai : *La Corde sensible*, que vous connaissez sûrement, et dans lequel il est démontré que, pour réussir auprès des femmes, il suffit de découvrir leur corde sensible et de la savoir faire vibrer.

« Cette théorie me parut admirable !

« Me voilà donc observant chaque femme que je rencontrais et m'efforçant, ô candeur du jeune âge ! à trouver sa corde sensible. Vous jugez de mon succès !

« C'était à désespérer et je désespérais réellement, quand un hasard heureux vint me servir au delà de mes espérances.

« Un soir, un de mes camarades m'offrit de me présenter chez sa sœur, dans le salon de laquelle se réunissait une société charmante et beaucoup de jeunes et jolies femmes.

« Je dois vous dire que, jusqu'alors, j'ignorais complètement que mon nom eût été porté par un conventionnel. Rien d'éton-

nant à cela, ce conventionnel ayant été le plus obscur des comparses de la sanglante tragédie.

« Il paraît que mon camarade, moins ignorant que moi en histoire, connaissait cette circonstance.

« Par manière de plaisanterie, ou soit qu'il crût réellement dire la vérité, il annonça à sa sœur et à ses amies qu'il allait leur présenter le petit-fils d'un régicide.

« Cette annonce produisit un certain effet dans ce salon dont l'aristocratie n'était pas d'une grande pureté, mais où l'on était, d'autant plus, passionnément légitimiste. On guetta donc mon entrée.

« J'avais justement ce soir-là une forte migraine, d'où, le visage décomposé, l'air absolument lugubre. Cette attitude, attribuée au remords que j'éprouvais pour le crime de mon soi-disant aïeul, fut trouvée d'un goût parfait.

« Pendant toute la soirée, mon hôtesse et ses aimables amies ne cessèrent de me témoigner une sympathie un peu attristée, mais pleine de charmes. L'on me fit promettre de revenir et je recueillis plusieurs autres invitations.

« Je ne comprenais rien à cet accueil inaccoutumé.

« Malheureusement, je ne tardai pas à être au courant de la méprise dont j'étais l'objet, méprise que ma loyauté native m'incita vivement à faire cesser. Mais, hélas ! ma loyauté native se heurta au souvenir charmant des aimables personnes dont j'avais enfin découvert et fait vibrer la corde sensible, cette corde sensible commune à toutes les femmes sans exception, à savoir : la compassion pour le malheur de l'homme et le besoin ardent de le consoler !

« Alors, vous le dirai-je, non seulement je ne fis rien pour détruire la fausse légende, mais je me mis à en jouer, ainsi que vous l'avez pu voir, avec plus d'habileté et d'aplomb que de scrupules. Suis-je bien coupable ?

« Je vous avoue que je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que dans le monde où j'opère et que vous connaissez aussi bien que moi, on est rempli d'indulgence pour les gens — et Dieu sait s'ils sont nombreux — qui portent des noms usurpés et qui s'affublent de titres ou de particules auxquels ils n'ont aucun droit. Pourquoi alors me refuserait-on la même indulgence à moi qui, en somme, ne fais que ce qu'ils font, et cela sans préjudice pour personne ?

« Voilà mon cher ami, mon secret, voilà ma confession. Vous voyez que mon sort est entre vos mains et vous pouvez, d'un mot, détruire, en me couvrant de ridicule, une position laborieusement acquise. Le ferez-vous ? »

Je rassurai immédiatement le brave garçon dont le cas ne me paraissait pas pendable, et je lui promis la plus entière discrétion.

J'ai scrupuleusement tenu ma promesse et si je raconte aujourd'hui cette petite histoire, c'est que Moichoud n'est plus.

Dieu me garde des jugements téméraires, mais rien ne m'ôtera de l'esprit que, arrivé à l'âge où il ne faut abuser de rien, Moichoud a abusé des consolations. Je lui trouvais, depuis quelque temps, l'œil et la démarche un peu vagues des hommes qui ont été trop... consolés, et je crains fort que ce dernier mois de janvier, mois de l'expiation et de la retraite, ne lui ait été fatal.

Son enterrement fut tout à fait édifiant.

A l'église, je vis la longue théorie des anges consolateurs, voilés de crêpes, défilant pieusement devant le catafalque couvert de leurs fleurs.

Au cimetière, le jeune baron de Muzareingues, le fils, prononça un petit discours dans lequel il émut tout à fait l'auditoire en parlant de la vie brisée, des souffrances et des remords de notre pauvre ami. Pour terminer, l'éloquent jeune homme, dont les ancêtres n'avaient certainement pas été plus guillotins sous la Terreur que le vrai aïeul de Moichoud n'avait été régicide, déclara solennellement que les descendants des victimes avaient pardonné au petit-fils du bourreau !

Quant à moi, j'ai encore, Dieu merci ! bon pied, bon œil. Le cheveu se fait rare, mais la voix est plus sympathique que jamais, et je chante toujours, avec un égal succès, l'admirable duo de *Faust*. J'ai naturellement, depuis la belle Clarisse et la charmante sous-préfète, bien des fois changé de Marguerites. — Un vrai bouquet !

Cependant, impressionné par la triste fin du pauvre Moichoud, je commence à croire qu'il est temps de renoncer au changement, et je voudrais trouver une jeune personne, douée d'une belle voix et d'une dot confortable, qui me « laisse contempler son visage » d'une façon définitive et légitime.

Je cherche.

Point n'est besoin de dire que j'accueillerai avec reconnaissance toutes les propositions.

PAUL POIRSON.

(Illustrations de Albert Lynch).





## L'Auberge des Quatre-Vents

PAR N. QUELLIEN

Il faisait nuit noire par la colline qui part du pont Dualec et aboutit au calvaire de Troguéry. Un funeste vent de mars faisait rage le long des haies recouvertes d'ajonc. Des arbres nains, épars aux deux côtés de la route, tordaient leurs branches sous la tourmente, avec un aspect de suppliciés.

Un homme allait dans la montée, trébuchant aux ornières des charrettes et maugréant contre les cabarets de Pommerit, « fermés dès le coup de sept heures ».

Tout à coup il s'arrêta, dressant la tête pour écouter; une rafale, venue de la mer, apportait le son lointain d'une cloche :

« Je connais cette *volée* de carillon, fit l'homme; c'est le couvre-feu à Tréguier : déjà dix heures ! Et là-haut, aux Quatre-Vents, s'ils s'avisent aussi d'être couchés... »

Et de presser le pas. Et pour se donner de l'énergie, il entonna un des *gwerz* populaires alors en vogue. Dans la rumeur des vents, ses éclats de voix avaient quelque chose d'un appel désespéré; par les fermes, les chiens répondaient à l'entour avec de longs aboiements. Lui continuait, appliquant le texte même de sa complainte :

Et ar mevel emez ann ti,  
'Vit gout petra z-oa gand ar c'hi  
Talc'he kement da randoni...

(Le domestique est sorti de la maison, — pour savoir ce qu'avait le chien — à continuer ainsi de faire la randonnée...)

A ce moment il resta court; il avait cru apercevoir deux points enflammés qui scintillèrent au travers de la côte, ainsi que les prunelles d'un fauve au milieu des ténèbres : Il se signa, avec un trouble, comme si le diable s'était trouvé dans cette soudaine apparition. C'était quelque loup qui fuyait, effaré de toute cette clameur nocturne; Tagnouz l'entendit qui grogna sourdement, au saut du fossé, dans un champ de lande; et revenant à sa cantilène, comme à une idée fixe :

« C'est lui-même, c'est le chien à Le Caer, s'écria-t-il avec un furieux blasphème. On dit qu'il va et vient, sous les nuits sans lune, errant de Pommerit à Saint-Yves, et cherchant son maître, depuis que les Chouans ont appliqué leur justice à M. le Maire de Pommerit. »

Et de poursuivre sa chanson :

« Le domestique disait : « Si vous m'écoutez, — vous n'irez pas dehors parler à ces gens; — car il y a contre vous une grande colère. »

« Quand le maire est arrivé au seuil de la porte, — deux l'ont saisi au collet, — ils l'ont emmené hors de la maison... »

Et le récitatif se développait longuement, lugubre drame se soutenant sur une mélodie d'un accent indéfinissable, où Tagnouz soulignait de ricanements les sanglantes interventions des « justiciers ».

Il arrivait au sommet de la colline. Une transparence éclairait les choses. Sur la gauche, il distingua le calvaire, dressant les bras sous le poids du Crucifié; le coq symbolique, tout en haut, grinçait des cris et des plaintes sous l'ouragan. Et des quatre chemins qui s'ouvrent à ce carrefour, les vents sortaient avec furie et, dans un horrible choc, s'abattaient ensemble sur le piédestal de la croix, avec un bruit de vagues qui déferlent ou de voiles mouillées qui claquent dans la mâture.

Puis se détacha le four banal, qui appartenait à l'auberge; cette masse blanchâtre guida les pas de l'attardé. Il secoua la porte rudement : elle était verrouillée. Elle reçut alors deux ou trois coups de poing si vigoureux, que la maison entière sonna comme un fût vide. Le chien de garde, attaché dans l'enclos, se démenait à tout rompre. Mais on n'ouvrait pas; et le tapage de recommencer au dehors :

« Je suis un voyageur, et vous n'avez pas le droit de me refuser l'entrée d'une hôtellerie. »

A l'intérieur, une voix de femme murmura :

« C'est ce coureur de Tagnouz. Mais vous êtes le maître dans la maison; c'est à vous de lui commander qu'il laisse votre porte sur ses gonds. »

Le cabaretier trouva plus prudent de ne pas reconnaître ce passager, qui ne se nommait pas lui-même :

« Dites donc, cria-t-il, le camarade! je vous conseille de vous remettre en route, si vous ne voulez pas que mon chien vous fasse tout à l'heure une conduite. »

— C'est bientôt chanté : — Allez-vous-en! — pour vous autres qui êtes sous un toit. N'importe : l'auberge des Quatre-Vents aura ma malédiction !... »



Et les imprécations de Tagnouz éclatèrent sur le chemin de Pouldouran, sinistres comme des éclairs dans une nuit d'orage, évoquant les puissances de l'enfer.



La femme de Ker-Iann disait alors, en se signant :  
« Je frissonne à chacun de ses jurements. La foudre du ciel tombera, quelque jour, sur le misérable.

— Monic, tu n'as pas de tout temps traité celui-là de la sorte, insinua l'aubergiste. Ne dit-on pas qu'il s'est livré à la débauche, du moment où tu devins ma *dousik-koant* ? »

L'imprudent mari ! Job Ker-Iann avait passé quelques années au collège, quoique le fils d'un simple boulanger. Il y avait acquis certaine façon d'adresser un compliment, et il croyait que c'était galant de rappeler à une femme qu'elle avait compté de beaux prétendants ; chaque fois, Monic souriait de ces fadaïses ; mais il aimait tant le moindre de ses sourires à elle, sans pressentir ce que là-dessous se glissait souvent de féminine ironie !

« Toutes les nuits, reprit-elle, il passe des retardataires ici, par la croix des Quatre-Chemins : aucun ne me fait peur comme ce Tagnouz. N'avez-vous pas compris ce qu'il chantait, devant votre porte ? »

— Ce qu'il hurlait à l'ouragan ? C'était la complainte sur le maire de Pommerit, je pense. Oui. Mon père tenait cette maison, lorsque les assassins ont amené M. Le Caër, pour le fusiller à *Toul-ar-Serpant*, en face la grève de Saint-Yves. Ils l'ont menacé de mort, s'il révélait le nom d'un seul. Le père de Tagnouz était avec eux. Je crois qu'il y a quelque chose de fatal, depuis, entre nos deux familles... »

Les souvenirs de cette époque si troublée n'avaient pas encore eu le temps de s'éteindre, et même on croyait toujours aux implacables fantômes de Chouans et de Bleus errant autour du calvaire de Troguéry. Or, ce *batteur de chemins* jetait la frayeur aux Quatre-Vents, parce qu'il avait sa propre légende. Sachant qu'il portait un nom détesté, il ne demandait à son pays natal ni travail ni pain. De temps à autre, il s'en allait « dans les terres », jusqu'en Cornouaille ; apte à vingt métiers, il en rapportait un argent bientôt dépensé, follement, comme s'il n'en avait pas connu le prix. Là-bas, il avait emprunté le costume de Kernévod. Sous son ample chapeau à long ruban de velours noir, en son *chupen* court et serré à la taille par une ceinture de laine rouge, avec le large *bragou* à guêtres, le fils de Tagnouz le Chouan, toujours le *penn-baz* de chêne à la main, redressait bravement sa haute taille. On prétendait que plus d'une fille de bonne lignée s'était éprise du superbe truand ; lui n'avait aimé que Monic. Le jour où elle sortit de sa messe de mariage, au bras de Ker-Iann, Tagnouz se tenait sur la place de l'église ; il eut un tel regard

de pitié ou de mépris pour les épousés, qu'ils en éprouvèrent un même tressaillement ; et l'un et l'autre tirèrent de sa rencontre un mauvais présage. Ils en avaient l'esprit de nouveau frappé, ce soir de mars :

« Oh ! Iannic, ajouta la cabaretière, jamais celui-là n'aurait été mon mari... »

Le lendemain, quelques rayons de soleil, hagards et frileux, couraient par la colline des Quatre-Vents. On eût dit que la tempête de la dernière nuit n'était qu'assoupie et qu'elle attendait les ténèbres prochaines pour reprendre son œuvre d'aveugle dévastation. Le paysage était ravagé. Le vent glacial avait brûlé les ajoncs et dévoré les premières feuilles aux rares arbres poussés sur les talus. La route, lavée de la pluie, laissait à découvert son fond de rocaïlles, et se déroulait, nue et déserte, entre ses deux bordures de champs infertiles.

Depuis les menaces de Tagnouz, la contrée paraissait aux aubergistes un coin de terre maudit. Pas une âme ne passa sur le chemin, tout ce jour-là ; on n'entendit pas, même au lointain, les sonnaillies d'un attelage. La nuit qui vint ensuite, fut morne et longue d'insomnie ; Ker-Iann crut seulement ouïr un bruit de pas discrets autour de la maison ; et puis, l'invariable silence des nuits d'hiver. Mais au petit jour, en ouvrant sa porte, le cabaretier heurta du front le cadavre de son chien de garde, pendu au gros clou de l'enseigne ; il ne se décida pas à se plaindre à la justice. Et l'on resta quelque temps sans autres nouvelles de Tagnouz. — Des gens de Pouldouran, venus pour les invitations à un mariage, affirmèrent que le terrible vagabond avait disparu du pays. Comme on se sentit le cœur soulagé ! Le mari de Monic pourtant refoulait tous les élans de sa joie ; voué à une vie inquiète, comme les êtres faibles et timides, il devait d'instinct redouter les assauts et les retours de la destinée.

Ce dimanche d'avril, la grand'messe sonnait au bourg. Monic épinglait à la hâte sa grande coiffe, pour se rendre aux offices, et elle maugréait contre les retardataires qui sortaient à peine du débit. Dans le fournil, qui communiquait avec la maison par une porte intérieure, Ker-Iann répétait :

« Tu n'y seras pas avant le prône, et tu trouveras closes les portes de l'église. On a déclaré que la consigne du nouveau *recteur* à cet égard est inflexible.

— Eh bien ! s'il me ferme ses portes, il pourra encore tenir en réserve ses pâques. Je suis aussi fière qu'une autre... »

Jobic Ker-Iann vint alors aider sa femme à mettre le long





châle vert des dimanches, avec le devantier de velours noir; puis, la couvrant d'un regard attendri, il soupira :

« Vous êtes belle ainsi, madame! »

Elle courut vers la paroisse, par la descente, sans autre souci que d'arriver avant l'évangile, afin de ne pas entendre la messe du dehors, comme une mendiante, agenouillée sur une pierre tombale, dans le cimetière. Ker-Iann resta sur son seuil, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour du chemin. Il rentra au four banal ensuite, heureux, battant des mains, certain que Monic était la fleur de la contrée, et qu'à la paroisse nulle autre ne serait comparable à sa femme.

Il l'aimait de toutes les forces de son âme; mais dans son amour il avait des respects d'enfant et des caresses de jeune fille. Quelquefois il la considérait, avec un air de suppliant; s'il eût osé, il aurait dit, à deux genoux : « Commande toi-même,

*koantik*; essaie donc de ton charme, et tu verras comme je serai empressé à t'obéir!... » Il lui arrivait de songer souvent qu'elle était comme sa sœur aînée, et il recevait de cette folie un bonheur singulier. D'autres fois, il avait envie d'être grondé, il ne savait pourquoi, rien que pour entendre sa voix de femme.

Elle n'était guère accessible à ces enfantillages; de telles délicatesses ne pouvaient la toucher. D'une nature violente, sans être impérieuse, elle n'en restait pas moins une paysanne, toujours soumise au *chef de maison*; son état était une sorte de passivité, et l'idée ne lui serait pas venue d'en sortir. L'extrême réserve de Ker-Iann avec le public la contrariait. Pour elle, jamais elle ne dépassait une certaine aménité; mais si elle était toute au mari dont elle avait fait le libre choix, elle aurait préféré qu'il eût l'air plutôt d'un maître que d'un éternel fiancé. Et cela l'irritait surtout, que l'on commençât à railler leur union sans fruit.



L'auberge des Quatre-Vents était un rendez-vous renommé. De tous les coins de la région l'on venait chez la belle cabaretière. La fierté même de Monic était un attrait de plus pour les audacieux.

Un après-midi de fête, il y avait foule. Des gars de Troguéry jouaient aux jeux familiers, le *domino* ou le *trois-sept*, avec un vacarme d'enfer, les flots de cidre coulant sans trêve dans les chopines. Surviennent en voiture deux jeunes gens de Tréguier; ils ne trouvent de place que dans le fournil; là ils demandent à grands cris : « Monic! Monic!... » Un tailleur du bourg répond que ces messieurs de la ville en prennent à leur aise :

« Chacun chez soi, de fait. La cabaretière est donc à nous. Puisqu'ils sont dans la maison à cuire, que le maître du four aille les servir. »

Il prend aussitôt l'aubergiste par la main et le mène jusqu'à la porte du fournil; et l'affublant d'une coiffe à sa femme, il le présente aux jeunes gens :

« Voilà votre Monic, mes bons messieurs. »

Cette plaisanterie eut un gros succès. On trouva piquant, au point de vue de leurs caractères réciproques, de conserver au cabaretier le nom de Monic et d'appeler sa femme Ker-Iann; la nature les avait faits, d'ailleurs, comme à l'inverse, lui petit et chétif, elle grande et robuste. Et de ce jour-là, quelle série de quiproquos et de méprises! Le pauvre homme ne les acceptait pas volontiers, de sorte qu'une pareille situation lui était

insupportable. Au plus simple propos il prêtait une intention malveillante. Ces gens de campagne ne se croyaient guère astreints à quelque discrétion; leurs familiarités avec sa femme lui étaient une torture d'autant plus vive, qu'il n'avait pas le courage de se révolter; sa retenue même aigrissait encore son propre mal. Tout de la vie courante finit par lui sembler odieux.

Un soir qu'ils étaient seuls dans l'auberge, Ker-Iann demeurait assis sur la pierre du foyer, dans un silence obstiné, depuis des heures. Monic s'aperçut que son mari avait les yeux gonflés de larmes :

« Vous avez tort d'être jaloux, dit-elle avec une mine offensée. Il ne fallait pas vous marier à une cabaretière. »

Et elle murmurait, sans qu'il se mêlât de l'interrompre, des réflexions et des sentences, à la manière des gens du commun. Ce n'est pas qu'elle se plaignît du présent. Leur sort, elle ne l'estimait pas si détestable; même leur part en ce monde était bonne, puisqu'ils étaient à l'abri du besoin; un jour, avec un peu de mal, c'est vrai, ils auraient presque l'aisance. Elle n'avait jamais rêvé la fortune, et toute son ambition était comblée. Elle aimait le travail, l'agitation, le bruit autour d'elle. Pas une maison de la contrée n'approchait de leur prospérité. Que manquait-il alors à Ker-Iann?... Car en parlant de son propre bonheur, elle ne le distinguait aucunement de celui de Jobic, convaincue qu'il devait être analogue.

Par exemple, il ne pouvait pas venir à l'esprit de la cabaretière



de renoncer jamais à son état, pour s'enfermer avec un mari devenu ombrageux en son tranquille fournil. Sa conception de l'existence avec le labeur quotidien se bornait aux quatre murs blanchis de la taverne ; tout la retenait à cet intérieur, comme le matelot à son bord, dans une égale quiétude. Rien ne venait, chez Monic, troubler la limpidité de ses grands yeux sans profondeur ; de même, lorsqu'elle chantait, s'occupant à remplir les solitudes de la journée, ou, le soir, assise à son rouet, sa voix traînante et un peu voilée donnait à tout une même et constante sonorité, sans la plus légère nuance d'expression, comme si elle eût à peine compris les paroles de son cantique d'église ou d'un *sonn* connu du peuple.

Elle était belle, comme les fleurs, naturellement, sans se rendre bien compte des dons de Dieu. Ainsi ne voyait-elle rien aux nuages qui assombrissaient la vie autour de Ker-Iann.

Lui-même se reprochait ses faiblesses, vainement. Sa blessure était incurable. Il avait mis en une femme qui ne pouvait même avoir le soupçon d'un idéal, tout l'espoir d'un amour intact et inconscient ; la réalité l'avait surpris au cours du rêve inachevé. Mais les délices dont il avait eu l'intuition, le regret et le désir en restaient au fond sensible de son être. Son cœur de croyant était à jamais attaché à celle qui l'avait conquis en sa virginité ; mais le doux et farouche Breton gardait à Monic comme une rancune des tendresses qui ne lui avaient pas été rendues.

Au coin du four banal, en ses amères songeries, il s'imaginait parfois sa femme morte. Et il se reprenait à l'aimer soudain, comme aux jours d'antan, avec la sécurité d'une première passion ; car il était assuré de n'être plus trahi : les morts sont éternellement fidèles. Et la chère absente lui était devenue l'objet de tout un culte d'un sentiment à la fois dolent et suave ; dans la vague atmosphère de la rêverie, elle apparaissait alors, plus belle encore, mais plus aimante et plus attendrie que la vivante : et lui se prenait à serrer dans ses bras une fugitive image, avec un sanglot d'adieu...

\* \* \*

Une cousine des aubergistes se mariait, à Pouldouran. Les noces, annoncées depuis quelques mois, avaient été retardées, parce que le fiancé, un quartier-maître de marine, n'était pas revenu du service à l'époque prévue.

Monic avait promis d'être de ce mariage. Son intention était toutefois de conseiller à Ker-Iann, le voyant morne et désespéré, qu'il allât prendre quelque distraction là-bas, à cette réjouissance de famille. Certes elle en aurait un grand chagrin : on lui avait déclaré que sa présence à elle ferait l'éclat de la fête... Son mari leva tous ses scrupules, en lui demandant, la veille :

« Qui sera votre cavalier ? »

— Je ne sais pas encore. Et qu'importe ? J'accepterai celui qu'on me proposera. »

Lui ajouta :

« C'est pourtant l'usage que ces détails-là soient réglés d'avance. »

Elle se rendit bien compte qu'il y avait quelque chose de particulier, non dans la question, mais dans l'obstination de Ker-Iann. Elle passa outre, insoucieuse comme toute femme qui s'apprête aux plaisirs.

Lorsqu'elle fut partie, Job Ker-Iann trouva la maison bien seule, vide, désolée. Il allait du four à l'auberge, d'un coin à l'autre, cherchant, posant la main sur tout, comme si quelque chose lui manquait. Il s'arrêta devant le bahut en chêne sculpté ; il en tira des vêtements, un à un, ceux de sa femme avec les siens ; puis il revêtit son habit de noces. Après un dernier regard jeté autour de lui, sur chaque objet, il sortit et prit le chemin de Pouldouran, mais le chemin le plus désert, celui qui longe la grève.

Dans l'après-midi, les gens de la noce étaient à danser sur un vaste pré vert. Le bourg entier était ramassé dans cette prairie, félicitant les mariés, admirant quelques toilettes riches. La beauté de Monic frappait tout le monde.

Tagnouz, revenu au pays pour ce mariage, s'était présenté :

« Je devais, disait-il, te servir de cavalier, Monic, à ton premier bal... »

Elle accepta, peut-être pour braver ses superstitieuses appréhensions, peut-être parce qu'elle crut à la fatalité de ce rendez-vous, peut-être encore... Dieu sait s'il n'est pas une heure où fléchit la

plus ferme volonté, abandonnant aux ténèbres la raison et obscurcissant le sens des plus chers souvenirs. — La danse tourbillonnait éperdument.

Tout à coup, on vit la cabaretière de Troguéry pâlir, quitter les ébats et se rendre vers l'échalier du pré. Ker-Iann se tenait là, debout, les bras croisés sur sa poitrine, attendant sa femme. Elle le suivit au premier signe. Ils s'en allèrent ensemble par le sentier de la grève, tous les deux en leurs habits de noces, lui, d'un pas résolu, elle, la tête baissée, dans un silence funèbre. Au fond d'une crique, sous l'abri d'un rocher, était une barque hors d'usage ; elle portait un aviron. Arrivé à cet endroit, Ker-Iann indiqua le vieil esquif à Monic stupéfaite, hésitante. Mais il n'eut pas même à murmurer l'ordre de monter : elle obéit, tremblante, sans comprendre. Dès qu'ils furent dans le frêle bâtiment, Ker-Iann le poussa au large avec violence ; bientôt, laissant la rame tomber à la mer, il se mit à briser, à coups de pied, les planches pourries, tout au fond de la barque : elle coulait bas rapidement.

Au cri d'épouvante jeté par Monic, répondit une clameur sur le bac de Troguéry à Saint-Yves, qui passait à quelque distance. Alors ce fut une courte et horrible lutte suprême sur ce bateau qui sombrait. Ker-Iann s'était emparé de sa femme ; dans une invincible étreinte, il l'entraîna désespérément vers l'abîme...



Quand le bac de Saint-Yves accosta la carcasse de la barque encore à fleur d'eau, les deux corps, toujours enlacés, étaient déjà roulés au fond. La femme fut ramenée à la vie ; mais Ker-Iann avait péri, sans avoir pardonné !

\* \* \*

Monic n'est plus retournée à l'auberge des Quatre-Vents. Elle est vieille maintenant, elle a vite vieilli et elle est restée veuve : pas un homme n'aurait pris cette femme qu'un noyé avait tenue dans ses bras.

On dit que le doigt de Dieu l'a marquée, et on lui prête le don de certains présages : ainsi, les fiancés qui passent, si leur union est destinée au malheur, lui causent soudain une violente émotion ; mais elle pleure sans tristesse réelle ou sans aucun repentir, et elle ignore jusqu'au sens de ces larmes, qui sont pourtant comme un souvenir et un signe de fatidique expiation.

N. QUELLIEN.

(Illustrations de A. Deyrolles.)



EUGÈNE LAMBERT



LE CIGARE

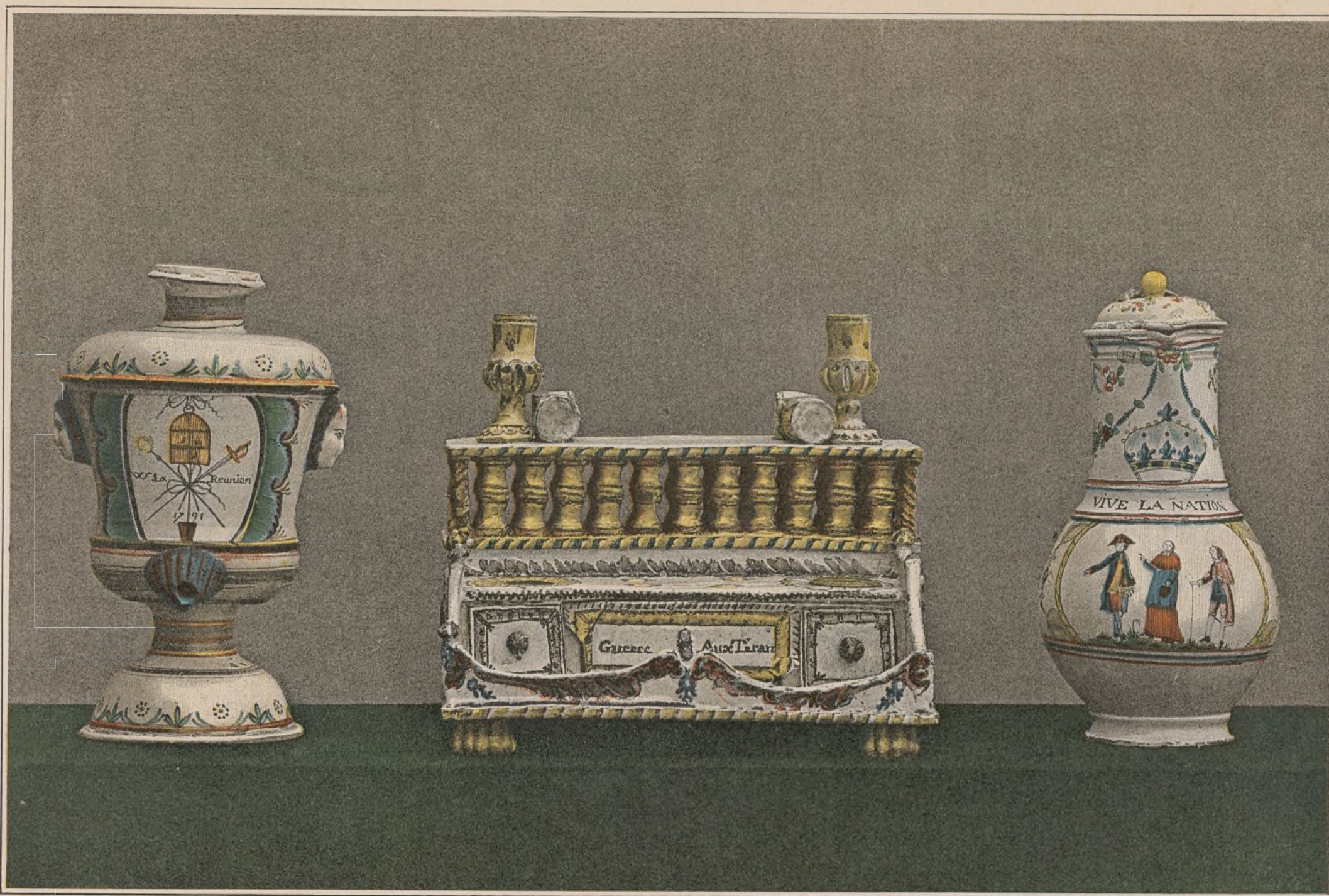
Chromotypographie BOESSON, PALADON & Co

FIGARO ILLUSTRÉ 1890.









# Les Faïences Patriotiques

PAR

PAUL EUDEL

**A**ux temps héroïques de la curiosité, personne ne songeait à recueillir les faïences populaires. Les chercheurs de céramique les repoussaient au contraire avec dédain, et les grandes collections publiques leur refusaient obstinément leurs lettres de grande naturalisation.

Que les temps sont changés ! Champfleury a fait école. Le mois dernier à sa vente, le louis a remplacé le franc accepté jadis avec empressement par les paysans du Nivernais. La bataille a été des plus chaudes : Sèvres voulait un décor ; Carnavalet, une légende ; certains collectionneurs un emblème, et vous jugerez de l'ardeur de la lutte par quelques-unes des enchères qui seront le cours de demain : 420 francs une jardinière en vieux Lorraine ! — 270 francs une écritoire d'Auxerre ! — 120 francs une fontaine aux armes de Paris ! — 80 francs un saladier avec la carmagnole ! — 66 francs une assiette avec la déesse de la liberté ! — 80 francs une assiette de 93 ! — 65 francs un pichet à cidre avec les trois ordres ! — 60 francs un barillet avec : *Vive Monseigneur le dauphin !* et le reste à l'avenant.

Et tout s'est, non pas vendu, mais enlevé ; les pots fêlés comme les assiettes fendues, les médaillons avec des coups de feu, comme les huiliers avec des vernis substitués à l'émail, les plats ébréchés comme les soupières grossièrement rattachées par des fils de fer. C'est à ne pas le croire, mais c'est ainsi ; les collectionneurs qui recherchent l'époque révolutionnaire forment décidément une légion plus nombreuse qu'on ne le supposait.

Champfleury avait été un précurseur. Prenant pour devise l'anathème de d'Alembert : « Malheur aux producteurs dont la beauté n'est que pour les artistes », il s'était épris de bonne heure de l'art populaire : les jouets enfantins, les images d'Epinal et les assiettes patriotiques où il avait souvent vu, à Laon, dans les temps heureux de sa jeunesse, picorer sans vergogne des troupeaux de dindons.

Je crois qu'il y avait, au fond de ces goûts spéciaux, un certain calcul dans son esprit, car avant d'être collectionneur, Champfleury était surtout écrivain. Peut-être, s'était-il dit, qu'il valait mieux être le premier dans le village de la céramique populaire, que le second dans la Rome des faïences aristocratiques. Et j'estime que le but poursuivi par lui était surtout de faire un livre nouveau, curieux et intéressant.

Aussi dès le début, vers 1850, il se traça sa ligne de conduite, avec l'engagement pris en face de soi-même, de ne pas laisser égarer ses recherches sur d'autres pièces que celles fixées par lui dans son programme ! Ni les beaux Rouen aux décors rayonnants, ni les Moustiers superbes aux grotesques de Callot, ni les merveilleux Nevers aux bleus mouchetés de blanc ne devaient lui faire les yeux doux et le détourner de sa route. Non, rien que des faïences populaires, patriotiques, patronymiques et révolutionnaires ! Peu de céramiques muettes ! Surtout les coqs qui chantent, les pots qui parlent, les assiettes qui crient et les saladiers qui racontent.

Mais où les trouver ? Il commença par Paris, rien ; il fouilla inutilement Orléans et Versailles ; à Blois, rien encore ! Mais ce qu'il n'avait pas prévu et ce qui était le plus difficile, c'était de gagner la confiance. Lorsqu'il se présentait avec sa mine triste, son air inquiet, on le regardait avec étonnement. « Je suis persuadé, a-t-il dit dans une note, qu'on me prenait pour un agent provocateur. » Presque sans argent, il battit ainsi toute une vaste région, sans se décourager, malgré son insuccès, car il n'avait guère trouvé que deux ou trois morceaux intéressants, parmi lesquels un buveur gai, assis sur un tonneau.

Sa persistance fut à la fin récompensée. Il rencontra à Beauvais un marchand très érudit, nommé Mareschal, qui possédait quelques bonnes pièces. Il lui prit les meilleures ; ce fut le noyau de sa collection. A Nevers il trouva un gisement considérable chez un chapelier nommé Bara, qu'il indiqua plus tard dans son *Violon de faïence*, comme « joignant à son commerce toutes sortes de *panas* ». Gardilanne (car c'était Champfleury) paya dix sols les pièces sans fissures. On ne songeait pas alors à lui demander davantage.

Il vint un jour, par hasard, à Houdan, en Seine-et-Oise, une petite ville, près de Mantes, sur l'ancienne route de Paris à Brest. Il y était depuis quelques instants, commençant son enquête ordinaire, quand la servante de l'auberge lui apprit que le charretier de l'endroit, tout en faisant la correspondance avec les environs, avait recueilli des tas de faïences.

C'était au café du Commerce, chez son père, que se trouvait la collection du voiturier. A l'instar du *Café des Oiseaux*, de Châlons, où l'on consomme dans l'intérieur d'une volière, les murs de la buvette paternelle étaient tapissés de faïences de la



Révolution. Cela formait même un joli décor, d'une tonalité vive et gaie. Mais le confrère était un passionné et un exclusif. Il n'existait pour lui que deux sortes de faïences : les faïences républicaines et les autres qu'il appelait avec dédain, en haussant les épaules — les *banales*. Champfleury ne put rien avoir de son concurrent.

Les marchands, de tous temps, ont été fort madrés. Ils ont

plus d'un tour dans leur sac, car il n'est pas d'imaginations plus fertiles que la leur ; témoin l'anecdote que contient Champfleury.

C'était vers 1860. L'auteur de *l'Imagerie populaire* cherchait partout des assiettes représentant la prise de la Bastille. Il en parlait souvent à un brocanteur qui, mis en éveil, eut la bonne fortune d'en rencontrer, dans le grenier d'un ancien faïencier de la rue de la Roquette, un lot qu'il eut pour quelques francs.



Le bric-à-brac était malin. Il se dit que, mettre les assiettes à l'étalage, c'était n'en retirer qu'un bénéfice dérisoire. Il cacha avec soin sa trouvaille dans les réserves de son arrière-boutique.

« Tenez, dit-il un jour à un de ses clients, j'ai gardé pour vous cette assiette à la Bastille. Prenez-la, c'est une rareté. Elle vaudra le double avant peu.

— Peuh ! répondit l'amateur, peu convaincu.

— C'est si vrai que je vous la vends dix francs, et que, dans six mois, si elle a cessé de vous plaire, je vous la reprends pour vingt francs.

— Est-ce sérieux ?

— Certainement. Je mettrai cela sur votre facture. »

Et l'amateur se laissa entraîner. Du reste, pas de chances de perte, certitude d'un bénéfice. Qui aurait pu résister ?

Le bric-à-brac manœuvra de même vis-à-vis d'un autre amateur, puis d'un troisième et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de son stock.

Six mois après, deux assiettes à la Bastille se vendaient cent francs pièce dans une salle de l'Hôtel Drouot. Grand émoi dans le groupe des céramistes ! Ce prix-là ne s'était jamais vu !

Alors, notre brocanteur ne perd pas un instant ; il voit rapidement ses acheteurs.

« On me demande de tous les côtés des assiettes à la Bastille. Voilà vingt francs ; suivant nos conventions, je viens reprendre la vôtre.

— Trop tard ! Mon cher, je suis bien renseigné ! L'assiette vaut cent francs. C'est le dernier cours de l'Hôtel Drouot.

— Alors vous gardez la vôtre ? Eh bien ! rendez-moi mon papier.

— Qu'à cela ne tienne. Le voici. »

Notre marchand retira ainsi, un à un, ses engagements, car bien avisé, personne ne voulut profiter de la résiliation du marché.

Le tour était joué. Il avait suffi de deux compères poussant l'un sur l'autre pour faire monter à cent francs deux assiettes

mises dans une vente *composée* pour le compte du rusé marchand.

Champfleury ne disait pas, en racontant cette histoire, s'il y avait été pris comme les autres. Je n'en sais rien, mais je le crois.

Cependant, le nombre des faïences amassées par l'auteur des *Vignettes romantiques* augmentait peu à peu. Maintenant il voulait les classer, leur donner un ordre chronologique et arriver à lire tous leurs symboles comme dans un livre.

Pendant trois mois il fit régulièrement tous les jours le pèlerinage de la bibliothèque Richelieu, passant de longues heures en tête-à-tête avec les mémoires, les journaux, les pamphlets et les recueils d'estampes du temps. Il dévora tout, depuis *l'Ami du peuple* jusqu'au *Vieux Cordelier*, si bien qu'à la fin ses yeux s'injectèrent de sang. Puis une bonne congestion, heureusement pas définitive, le coucha plusieurs semaines sur le lit.

Il avait tellement lu qu'il ne pouvait, lorsqu'il fut mieux, regarder le papier imprimé. Quand il sortit pour fortifier sa convalescence, il détournait les regards des affiches et instinctivement ses pas de la bibliothèque impériale.

Malgré ce labeur de bénédictin, le fil d'Ariane manquait toujours. Le chef du réalisme désespérait d'arriver au classement de ses faïences lorsqu'il fit, vers 1860, une heureuse rencontre chez l'un de ses amis, « un ardent légitimiste, » comme on disait alors. C'était un album rarissime, presque inconnu des bibliophiles, décrivant avec précision un certain nombre de drapeaux offerts, en 1790, à la garde civique, par les dames et demoiselles des paroisses, quartiers et faubourgs de Paris.

C'était la clé si longtemps cherchée.

*Denique tandem !* car l'auteur, M. Veilt de Varennes, avait joint à son ouvrage l'explication des emblèmes révolutionnaires. Cet ouvrage en apprenait plus en quelques instants, à Champfleury, que toutes les œuvres réunies de Thiers, de Michelet, de Lamartine et de Louis Blanc. Quelle joie ! Il tenait enfin entre



les mains, avec ce nouveau d'Hozier, les origines du blason révolutionnaire! Plus de chimères, de mascarons, de satyres, de tritons, de faunes et de palmes! avait-on dit à cette époque tourmentée. Pour les idées nouvelles, des symboles nouveaux, empruntés à la nature et à la vie réelle, qui soient des enseignements moraux et puissent aisément être compris par tous!

Et voilà comment, sur les céramiques patriotiques, la *gerbe*

avait figuré l'abondance, le *chêne* la valeur, la *hache* la force, le *miroir* la vérité, le *râteau* l'égalité, le *coq* la vigilance, le *lion* la valeur, le *sauvage armé* le courage, la *bèche* le travail des champs, le *bonnet phrygien* comme la *cage ouverte* la liberté, la *charrue* l'agriculture, le *serpent* la prudence, le *caducée* la paix, le *faisceau de licteurs* l'union et la concorde.

C'était clair et précis. Le paysan n'avait pas besoin de savoir



lire pour comprendre les signes héraldiques des iconologistes du temps. Il regardait et il saisissait vite l'allégorie qui lui allait droit au cœur, en résonnant comme sur un timbre.

Après cette découverte, les recherches de Champfleury touchaient à leur fin. Il avait d'ailleurs, dans ses fréquentes pérégrinations, fait, sans le savoir, de nombreux adeptes à Rouen, à Beauvais, à Nevers et à Orléans. Un jour, M. de Liesville lui fut présenté. « Il avait de l'ardeur, une certaine fortune, une foi absolue. » Il devint son élève et se voua complètement à la faïence populaire. Et, perpétuel retour des choses d'ici-bas! peu d'années après, Champfleury ne pouvait plus lutter contre son concurrent acharné. Mais ses vendanges étaient faites. Il ne songea plus, dès lors, après avoir publié son beau livre sur les faïences, qu'à vivre d'une vie douce et tranquille au milieu de ce pittoresque album qu'il avait formé feuille à feuille. Il l'appelait son *Journal illustré sous émail de la période révolutionnaire*. Chaque feuillet, plat, assiette ou pichet, avait sa date historique avec ses chants, ses inscriptions, ses acclamations, ses cris d'allégresse, ses signes de ralliement, ses légendes émancipatrices écrites au milieu des emblèmes sous la protection ineffaçable de la cuisson. Il serait trop long d'énumérer ici toutes ces pièces dont le catalogue détaillé a été, du reste, publié. Si vous voulez faire une étude approfondie des différentes étapes républicaines, depuis la devise : *Le malheur nous réunit*, jusqu'à celle de : *Guerre aux tyrans*, lisez, après l'ouvrage de Champfleury, la belle publication de MM. G.-P. Fieffé et A. Bouveault de Nevers, et vous reconnaîtrez avec moi qu'il n'y a plus rien à raconter de nouveau sur ce sujet, désormais complètement épuisé — à moins que ce ne soit le récit très véridique des péripéties de l'assiette de la guillotine.

L'assiette reproduisant la « très haute et très puissante dame guillotine » a été longtemps le *rara avis* du collectionneur. Les

uns affirmaient, les autres niaient son existence. Tous en rêvaient.

Champfleury, qui connaissait bien les faïences révolutionnaires, puisqu'il en avait manié plus de dix mille, répétait sans cesse : « Si l'on retrouve un jour le hideux instrument peint sur quelque vaisselle, c'est qu'un truqueur l'aura fabriqué pour se jouer d'un collectionneur naïf. »

Or, il y a vingt ans, M. G. Gouellain, le célèbre écrivain céramiste, en rencontra une chez un marchand de la rue des Martyrs qui lui déclara la tenir d'une vieille famille de Bar-sur-Seine.

Ne voulant point dissimuler cette pièce aux regards des curieux, il publia une brochure très érudite, contenant la description et la reproduction de « l'assiette au rasoir national ».

L'assiette lugubre, assez laide, mal émaillée, d'un dessin grossier, et d'une coloration défectueuse, représentait la guillotine dressée sur des chevalets, entourée d'une balustrade à claire-voie et gardée par un gendarme, sabre au clair.

Debout sur la plate-forme, l'exécuteur des hautes œuvres tenait à la main le terrible cordon, prêt à faire tomber le couperet triangulaire sur une malheureuse femme couchée sur la planchette fatale. Au sommet de l'escalier, un prêtre en surplis, coiffé du bonnet à éteignoir, un crucifix à la main, exhortait la patiente la tête déjà dans la lunette, au-dessus du panier rempli de son.

Les céramistes les plus forts de l'époque virent la rarissime assiette : tous déclarèrent, sans hésitation, qu'elle était de l'époque et représentait une scène de la Terreur.

Champfleury, lui, tenait la pièce pour invraisemblable. « Qui aurait pu manger, répétait-il, dans de pareille vaisselle ? »

Mais il avait beau se débattre comme un diable, il faut bien le dire, il ne persuadait pas le clan des amateurs. Grâce à l'aréopage constitué par lui, Gustave Gouellain triomphait au milieu des discussions passionnées qu'il avait soulevées.

Les choses en étaient là lorsque tout à coup un amateur, arrivant de la Champagne à Paris, vint apporter une explication



inattendue. L'assiette, fabriquée dans la petite ville de Mathaux, reproduisait, selon lui, le supplice infligé en 1808 à une paysanne, Louise Fleuriot, guillotinée à Troyes pour avoir cherché à mettre le feu dans une métairie dont on voulait chasser les maîtres.

L'incident était clos. Les uns avaient raison, puisque l'assiette n'était pas apocryphe, et les autres n'avaient pas tort, puisqu'elle était presque contemporaine de la Révolution, mais l'honneur des faïences patriotiques était sauf, car ce n'était, en résumé, qu'une complainte comme celle de Fualdès.

L'auteur des vignettes romantiques ne s'en était pas tenu aux assiettes de 89 à 93 où l'on voit bouillonner les principes nouveaux, il avait encore réuni, avec patience, des poteries grossières que le canal de Briare a charrié jadis par milliers de tonneaux, et déposé sur ses rives un peu partout.

Rien n'est plus amusant que ces assiettes patronymiques sur lesquelles un scribe sans instruction inscrivait l'état-civil de ces bateliers de Nevers qui disaient fièrement :

*Si vilains, sur terre,  
Seigneurs, sur eau sommes.*

Et je manquerais à ma tâche si je ne citais pas quelques-unes de ces inscriptions égrillardes, facétieuses ou bachiques qu'ils dictaient sans doute eux-mêmes comme :

*Je bois à la santé de Claudine.*

Sur la panse de l'un de ces brocs que Rabelais disait « n'avoir servi qu'en caresme pour mouiller à oultrance un vin outre cuidant » se lit cette épigraphe :

*Je m'appelle M. Boittoujours,  
Dit « le jamais sans le sou, »  
Je m'en f.....*

Quelquefois l'orthographe était aussi rudimentaire que le dessin, témoin la plaisanterie surannée :

*Ici, de min,  
On Rase pour rien.*

Ce serait un impardonnable oubli de ne pas parler du saladier de l'Arbre d'Amour, grossièrement enluminé d'une scène empruntée à l'imagerie du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le sujet est simple : c'est la grève des amoureux. Sur les branches d'un arbre gigantesque se sont réfugiés les hommes. Au pied, les femmes entourent l'arbre et en font le siège. Elles se lamentent, elles gémissent de leur abandon, elles supplient leurs amants de descendre et quelques-unes cherchent à les tenter par des présents :

*D'agréable manière,  
Recevés cette tabatière,*

dit l'une des belles abandonnées, en tendant une boîte, tandis que :

*D'une main, la belle Suzanne,  
Avec son cordeau,  
Tire ce gros badeau  
Et lui présente une canne.*

A un autre galant :

*La charmante Isabeau  
Lui présente un chapeau.*

Avances inutiles ! vaines supplications ! Les amoureux restent

impassibles devant toutes ces tendresses intéressées. Alors la colère s'empare des syrènes dédaignées. Elles se mettent à scier l'arbre pour faire choir les récalcitrants.

*Courage Margot,  
Nous aurons pièce ou morceau,*

crient en chœur les Putiphar, pendant qu'autour du saladier se lisent des vers ou la muse nivernaise manque sans vergogne de mesure, de rime et surtout d'orthographe. Mais la clientèle illettrée n'y regardait pas de si près.

Ce saladier d'amour avait son histoire dans le petit musée de Champfleury. Il lui rappelait une aventure qu'il racontait avec sa gaieté communicative.

Il l'avait vu un soir, dans un capharnaüm impossible à décrire chez un marchand à Lille. Il était enfoui sous un tas de vieilles drogues. Serrant doucement le pouce et l'index, il le prit par le bord et l'attira doucement à lui pour l'examiner à son aise.

Crac ! il ne lui vient à la main qu'un grand morceau du saladier. Il pâlit, se trouble, chancelle. C'était à la fin d'un voyage. Presque sans argent, il n'en avait plus assez pour payer la casse !

Il regarda le marchand. Occupé à suivre un client, il n'avait rien vu. Alors il ne fait ni une ni deux, glisse dans le tiroir d'une table le morceau brisé, jette sur le saladier un morceau d'étoffe et sort brusquement de la boutique.

Quelques années après il retourne chez le même marchand. Un peu plus riche, sans toutefois rouler sur l'or, il n'hésite pas à lui conter son aventure avec franchise.

« Comment, lui répond celui-ci, vous vous êtes effrayé pour si peu. Mais ce plat venait d'être réparé, vous n'avez fait que détacher le morceau mal recollé. Le lendemain j'ai fait remettre le tout en état. Le saladier est encore chez moi. Voyez plutôt. Il n'y paraît rien. »

Champfleury respira.

« J'ai un remords de moins sur la conscience, dit-il, je veux avoir votre saladier de plus dans ma collection. »

Et il l'acheta séance tenante.

Comme vous le voyez, amis lecteurs, il y a longtemps qu'on répare les modestes faïences populaires. Encore si on s'en tenait là ! Seulement on refait des morceaux quand on ne refait pas la pièce entière.

Autrefois on fabriquait à Nevers, il est vrai, des imitations, mais ce n'était que des trompe-l'œil mis au fond des assiettes, des bottes d'asperges en relief et des pyramides de noix qui figuraient sur les tables de paysans un dessert permanent et économique.

Aujourd'hui le paysan est le complice du truqueur. Il reçoit en dépôt des assiettes fausses, jaunies par la fumée, craquellées par l'huile chaude. Il les met hypocritement sur son dressoir où elles attendent le collectionneur « qui tient à profiter de son flair pour rapporter chez lui des trouvailles inédites ».

C'est pour cela que les assiettes de la vente Champfleury, achetées aux temps bibliques, ont atteint les prix élevés dont j'ai parlé en commençant : on a payé leur authenticité.

PAUL EUDEL.

